
U d'/of OTTAWA
39003004309257

LES
Floraisons
MATUTINALES

PAR

NÉRÉE BEAUCHEMIN



TROIS-RIVIÈRES
VICTOR AYOTTE, ÉDITEUR

M DCCC XCVII

Hommage amical... par procuration!

Albert Tessier, ptre

24 mai 1934

LES

FLORAISONS MATUTINALES.

LES

Floraisons

MATUTINALES

PAR

NEREE BEAUCHEMIN



TROIS-RIVIÈRES
VICTOR AYOTTE, ÉDITEUR

M CVIII XCVII





Lumière

Perdu dans les brouillards du sophisme et du doute,
Le monde, dans un noir tournoîment emporté,
S'effarait, quand soudain retentit sur la route
La voix de l'immanente infaillibilité.

Et l'on vit, aveuglant les fils de Zoroastre,
Perçant l'ombre où la haine occulte écume encor,
Brillante des clartés que verse un lever d'astre,
Resplendir la tiare aux trois couronnes d'or.

Triple soleil d'espoir éclatant dans la brume
Du sombre gouffre humain. Triple feu du flambeau
Que Rome aux chandeliers à sept branches allume.
Triple splendeur de Paul s'élançant du tombeau.

Hosanna ! Béni soit Léon, l'homme-lumière,
L'être divinisé, l'être immatériel,
L'âme, l'élu, le saint, l'ange intermédiaire
Entre Job et Jésus, entre l'homme et le ciel.

Il n'a plus qu'un lambeau de pourpre et de couronne,
Mais cet humble martyr qui pleure et qui sourit,
Ce divin qui bénit, ce clément qui pardonne,
A jamais reste roi par le verbe et l'esprit.

Ce souverain qui n'a que son titre de père :
Qui, pour sceptre, n'a plus qu'un roseau de pasteur,
Ce prince de douleur, d'angoisse et de misère,
Apparaît à nos yeux comme un triomphateur.

Au-dessus de ces fronts royaux que l'anarchie
Menace, beau de calme et de sérénité,
Il se dresse, et l'on voit sur sa tête blanchie
Flotter comme une vague aube d'éternité.

Il parle, et l'Occident se prosterne en prière ;
Il appelle, et, là-bas, l'Orient, solennel,
Dans la chape d'argent de sa gloire première,
Exulte au cri du pape et vibre à son appel.

Les profondeurs de l'autre azur frémissent toutes,
Et la Miséricorde en pleurs, sur l'univers
Épandant les trésors des suprêmes absoutes,
Rouvre les cieux fermés et ferme les enfers.

De l'aurore au couchant, l'encyclique féconde,
Dans le déclin du grand siècle qui va finir,
Sous le souffle de Dieu, s'en va de par le monde
Répandre amour et paix, consoler et bénir.

Gloire au nouveau Jean ! gloire à l'aigle des symboles !
Gloire au révélateur des secrets de Sion !
Au voyant dont le front constellé d'auréoles
S'incline sous le vent de l'inspiration !

Béni soit-il, celui dont le vaste génie,
Sur l'abîme du dogme ancien toujours nouveau,
Ouvrant une nouvelle échappée infinie,
Voit plus large, descend plus profond, va plus haut.

Gloire au Buonarotti de la foi catholique,
Qui bâtit, sur le roc de Pierre, un monument
Taillé dans le carrare et dans le pentélique,
Eblouissant d'azur, d'or et de diamant.



L'idylle dorée

Au vent joyeux de la bonne nouvelle
L'étable s'ouvre ; et sa merveille est telle
Que les naïfs bergers en sont troublés.

Illuminant la crèche sombre encore,
L'Enfant paraît, en un orbe d'aurore,
Plus blond que l'or des méteils et des blés.

Tout reluit sous l'humble chaume en ruine ;
Tout y rutile. O nuits de Palestine,
De vos ciels d'aube pâle, est-ce un reflet ?

Lune magique, est-ce ton sortilège ?
Est-ce l'éclat de ta blancheur de neige ?
Est-ce ton charme, ô bel enfantelet ?

Un homme est là. grave comme en un temple ;
Hiératique. il admire, il contemple,
Ne sachant plus que bénir à genoux.

Dans son long voile et dans sa blanche robe,
Pudique et belle, aux regards se dérobe
Une humble femme au profil triste et doux.

Couple candide, ils restent sans parole,
Le front ceint d'une opaline auréole,
Navrés d'amour et de ravissement.

Le père exulte, et la mère soupire ;
Tendre, elle fait effort pour lui sourire,
Mais son sourire expire tristement.

Elle, la Sainte, elle. l'Immaculée.
Oh ! comme elle est confuse, émerveillée,
Toute à son rêve et toute à son affront.

Elle se voit dans une bergerie,
Et, pour son Christ, non pour elle, Marie
Pleure, le glaive au cœur, l'épine au front.

Le nouveau-né, demi-nu, que l'haleine
Du bœuf et de l'âne réchauffe à peine,
Tout frêle et tout mignon, tremble et vagit.

La plus modeste entre toutes les mères
Se meurt de honte, et le sang de ses pères
Comme une pourpre à sa tempe rougit.

Dans ce réduit de misère, les anges,
Venus du ciel, modulent les louanges
Du gracieux petit roi de Sion.

L'oreille entend la harpe qui console,
La tendre lyre et la tendre viole,
Et le théorbe et le psaltérion ;

Mais, ni le luth qui berce et qui caresse,
Ni la viole exquise de tendresse,
Rien n'a charmé le souci maternel.

Pensive, au bord de la crèche accoudée,
Elle pressent, crucifiante idée,
Quelque chagrin qui lui semble éternel.

Les séraphins suspendent leur cantique :
Et l'âpre son du hautbois bucolique
Se mêle au frais gazouillis des pipeaux.

La corne a pris sa voix la plus câline,
Et le roseau langoureux, en sourdine,
Chante à ravir l'âme des bleus oiseaux.

On croit ouïr les endormeuses plaintes
De l'air parmi les légers térébinthes,
Du soir parmi les pâles oliviers.

En la blancheur de la lumière astrale
Monte et descend la fraîche pastorale
Que dit le chœur rustique des bouviers.

Cette musique élyséenne coule
Et, vrai miracle, ondule et se déroule,
S'achève et file en sanglots inouis.

Des femmes vont à l'adorable Juive
Offrir, avec la myrtille et l'olive,
Roses et lis tout frais épanouis.

Silencieux, dévalant les collines.
Orientés par les clartés divines.
Déjà, voici les chameliers du Nil.

Ils ont offert l'ambre et le cinnamome
Et ces lotus d'oasis dont l'arome
Calme et guérit le mal le plus subtil.

Ni les soupirs des pipeaux et des flûtes.
Ni le noël des chevriers hirsutes.
Rien n'a charmé le maternel souci ;

Ni les lotus, ni les lis de Judée.
Ni l'oliban des rois de la Chaldée,
Rien ne l'allège et rien ne l'adoucit.

Dans son berceau que la mousse encourtine,
L'enfant s'éveille, et sa lèvre enfantine
S'ouvre et sourit d'un sourire de ciel.

Sur cette bouche idéalement rose,
La Mère, moins songeuse, moins morose.
Pose un baiser mouillé de pleurs de miel.

O tendres pleurs, délicieuses larmes,
Est-il quelqu'un qui résiste à vos charmes ?
Femme, tes pleurs font pleurer tous les yeux !

Dès son réveil, calme, à celle dont l'âme
D'inquiétude et d'angoisse se pâme,
Le Fils envoie un regard radieux.

Nul pavillon d'impérator n'égale
Ce gîte où luit la gloire filiale,
Ce lit de paille aux rideaux de soleil.

Le pâtre adore et Joseph s'extasie :
Certes, jamais les huchiers de l'Asie
Ni les bouviers n'ont vu tableau pareil.

Vision rose, exquise épiphanie,
Divine idylle à jamais non finie,
Charmante encore après dix-huit cents ans !

Aux Bethléem mystiques, des deux Mondes
Peuples et rois, caravanes profondes,
A pleines nefs apportent des présents.

Bercail d'azur, asile de mystère,
Où le noël amoureux de la terre
Alterne avec le cantique des cieux !

Crèche où naquit l'agneau des paraboles,
Agreste autel des célestes symboles,
Je vois s'ouvrir ton chaume harmonieux.

Tout ébloui, sur le seuil je m'arrête,
Je me prosterne et je courbe la tête,
Dans la pénombre, en silence, à l'écart.

Pour te louer, divin berceau, j'aspire
L'harmonieux lyrisme qu'on respire
Dans les motifs des aèdes de l'art.

O Mère pure, ô Vierge maternelle,
Vase de nard qui déborde et ruisselle,
Inonde-moi des flots de ton amour !

Je veux bercer ta peine et ta hantise,
Adoucir le mal qui te martyrise,
Je veux aimer ton Jésus sans retour.

Suivant les pas des bergers et des Mages,
Je viens offrir l'encens de mes hommages.
Que n'ai-je l'or des antiques Crésus !

Oh ! laisse-moi, Vierge, Mère divine,
Prendre en mes bras, presser sur ma poitrine,
Ton bien-aimé, ton trésor, ton Jésus !

Je veux que ma lèvre à sa lèvre touche.
Combien heureux je serais, si ma bouche
Pouvait chanter un chant digne de toi !

Mais c'est en vain que mon hymne s'élance.
Suspends ton rythme, ô mon cœur, le silence
Exprime seul mon extatique émoi.





Le Viatique

La cloche, lente, à voix éteinte,
Tinte au clocher paroissial,
Et l'écho tremblant de sa plainte
Tinte et meurt dans l'air glacial.

L'airain sonne en branle. On écoute.
Pour qui le glas a-t-il tinté ?
Et le son grave, avec le doute,
Tombe sur le cœur attristé.

C'est dans un hameau solitaire,
Où l'homme, encore rude et sain,
Pauvre sur une maigre terre,
Vit obscur et meurt comme un saint.

Aux premiers branles de la cloche,
Les humbles seuils se sont ouverts.
Un bruit de pas drus, qui s'approche,
Frappe l'air lourd des champs déserts.

Par les sentiers que l'ombre voile
Défile un cortège ; en avant,
On voit filer comme une étoile
Un cierge qui vacille au vent.

Mi-voilé d'un lambeau de moire,
Sur le blanc d'un fin lin bénit,
Aux mains du prêtre le ciboire
Comme un soleil d'argent reluit.

A genoux ! c'est le Viatique,
C'est le dictame des souffrants,
Le pain de l'au-delà mystique,
Le divin chrême des mourants.

L'or pâle et la pourpre amortie
Du crépuscule occidental
Au-dessus de la sainte hostie
Forment comme un dais triomphal.

Toi qui vois l'invisible gloire
De cet invisible passant,
Humble fils de la glèbe noire,
Incline-toi, comme un enfant.

C'est Lui : cette pompe céleste
Proclame sa divinité,
Et ce tant naïf culte agreste
Nous dit sa pauvre humanité

Quelques paysans en prière
Suivent, leur rosaire à la main ;
Les clous des souliers de misère
Sonnent aux cailloux du chemin.

L'humble suite rustique passe
Au refrain machinal des mots
Que traînent à voix lente et basse
Les dévotes et les dévots.

Oh ! bienheureux ce pauvre monde
Qui devine, et croit sans les voir,
Les choses qu'une ombre profonde
Cache aux maîtres du haut savoir.

Heureuses ces âmes crédules
Qui gardent confiance et foi
Aux mystérieuses formules
De l'ancienne et nouvelle loi.

On n'entend sur la route sombre
Que la clochette du sonneur.
C'est l'heure où la mort vient dans l'ombre.
Hâtez-vous, courrier du Seigneur.

Hâtez-vous ! Tout est morne et triste.
Hâtez-vous ! D'un seul vol, sans bruit,
La mort s'abat à l'improviste,
Comme un sinistre oiseau de nuit.

Là-bas, dans la chambre blafarde,
Un malade souffre à mourir.
Oh ! comme il est lent, comme il tarde,
L'ami qui s'en vient le guérir !

Du beffroi la grave harmonie
S'éteint, triste comme un adieu.
Ange gardien de l'agonie,
Soutiens les pas du porte-Dieu.





L'avril boréal

Est-ce l'avril ? Sur la colline
Rossignole une voix câline,
        De l'aube au soir.
Est-ce le chant de la linotte ?
Est-ce une flûte ? est-ce la note
        Du merle noir ?

Malgré la bruine et la grêle,
Le virtuose à la voix frêle
Chante toujours ;
Sur mille tons il recommence
La mélancolique romance
De ses amours.

Le chanteur, retour des Florides,
Du clair azur des ciels torrides
Se souvenant,
Dans les bras des hêtres en larmes
Dit ses regrets et ses alarmes
A tout venant.

Surpris dans son vol par la neige,
Il redoute encor le cortège
Des noirs autans ;
Et sa vocalise touchante
Soupire et jase, pleure et chante
En même temps.

Fuyez, nuages, giboulées,
Grêle, brouillards, âpres gelées,
Vent boréal !
Fuyez ! La nature t'implore,
Tardive et languissante aurore
De floréal.

Avec un ciel bleu d'améthyste,
Avec le charme vague et triste
Des bois déserts,
Un rythme nouveau s'harmonise.
Doux rossignol, ta plainte exquise
Charme les airs !

Parfois, de sa voix la plus claire,
L'oiseau, dont le chant s'accélère,
Egrène un tril :
Dans ce vif éclat d'allégresse,
C'est vous qu'il rappelle et qu'il presse,
Beaux jours d'avril.

Déjà collines et vallées
Ont vu se fondre aux soleillées
Neige et glaçons :
Et, quand midi flambe, il s'élève
Des senteurs de gomme et de sève
Dans les buissons.

Quel souffle a mis ces teintes douces
Aux pointes des frileuses pousses ?
Quel sylphe peint
De ce charmant vert véronèse
Les jeunes bourgeons du mélèze
Et du sapin ?

Sous les haleines réchauffées
Qui nous apportent ces bouffées
D'air moite et doux,
Il nous semble que tout renaisse.
On sent comme un flot de jeunesse
Couler en nous.

Tout était mort dans les futaies ;
Voici, tout à coup, plein les haies,
Plein les sillons,
Du soleil, des oiseaux, des brises,
Plein le ciel, plein les forêts grises,
Plein les vallons.

Ce n'est plus une voix timide
Qui prélude dans l'air humide,
Sous les taillis ;
C'est une aubade universelle ;
On dirait que l'azur ruisselle
De gazouillis.

Devant ce renouveau des choses,
Je rêve des idylles roses ;
Je vous revois,
Prime saison, belles années,
De fleurs de rêve couronnées,
Comme autrefois.

Et, tandis que dans les clairières
Chuchotent les voix printanières,
En moi j'entends
Rossignoler l'âme meurtrie,
La tant douce voix attendrie
De mes printemps.





A la claire fontaine

Pierre, mon ami Pierre.
A la guerre est allé,
Pour un bouton de rose
Que je lui refusai.

(Berceuse ancienne

Il est une claire fontaine
Où, dans un chêne, nuit et jour
Le rossignol, à gorge pleine,
Redit sa peine
Et son amour.

Si belle et si douce est son onde,
Si transparente, si profonde,
Qu'on vient de bien loin à la ronde
S'y promener
Et s'y baigner.

Son flot où la menthe et la prêle
Poussent, à fleur d'eau, pêle-mêle,
Filtre son cristal à travers
Le filtre frêle
Des cressons verts.

Les jeunes filles, le dimanche,
Y vont, nu-tête, fleurs au front,
En mai, sous le chêne qui penche,
En jupe blanche,
Danser en rond.

Il en est une—une promise—
Qui fuit et la danse et le bruit,
Et qui, dans son deuil de payse,
Martyre exquise,
Se meurt d'ennui.

Un soir que la blonde amoureuse
Se mirait dans la source ombreuse,
Un pâtre à la voix langoureuse
Lui fit l'aveu
D'un premier feu.

" Oh ! donne-moi cette églantine "
Dit-il, très-bête et tout confus.
La belle dit : Non, et s'obstine,
Apre et mutine,
Dans son refus.

Fou de dépit, fou de colère,
Sans voir celle qui fut si chère,
Le bon ami, le pauvre enfant,
    Pour la frontière
    Part en pleurant.

Aux jeunes la guerre est bien dure ;
Le mal du pays les torture ;
On pleure. Oh ! que le temps nous dure
    Loin de ce doux
    Pays : Chez nous.

Vers une rive plus clémente,
Le rossignol a pris l'essor.
Seule, au bord de l'onde dormante,
    La pauvre amante
    Soupire encor.

En vain de ses pleurs elle arrose
Le bouquet qui fit son malheur :
“ Reviendra-t-il ? Rosier morose,
Rends-moi ta rose,
Rends-moi ta fleur ! ”

Trois ans après, un militaire,
Sac au dos, couvert de poussière,
De la fontaine solitaire,
Bâton en main,
Prit le chemin.

C’est lui !—C’est elle !—Sans rien dire,
Le soldat aux yeux attendris,
Et la chère âme qui soupire,
Dans un sourire
Se sont compris.

La dernière fleur de l'année,
Des pleurs de l'automne baignée,
S'effeuille au vent. La belle offrit
La fleur fanée
Au fier conscrit.

Et ce bouquet, que la hantise
De l'amour naïf poétise,
Répand, dans l'air doux qui les grise,
Comme un relent
De lilas blanc

Ohé ! danseurs, à la fontaine,
Dansez en rond, chantez en chœur !
Le plus beau garçon de la plaine,
A Magdeleine
Donne son cœur.



A celle que j'aime

Dans ta mémoire immortelle,
Comme dans le reposoir
D'une divine chapelle,
Pour celui qui t'est fidèle,
Garde l'amour et l'espoir.

Garde l'amour qui m'enivre,
L'amour qui nous fait rêver ;
Garde l'espoir qui fait vivre ;
Garde la foi qui délivre,
La foi qui nous doit sauver.

L'espoir, c'est de la lumière,
L'amour, c'est une liqueur,
Et la foi, c'est la prière.
Mets ces trésors, ma très chère,
Au plus profond de ton cœur.



France

Oui, mon pays est encor France :
La fougue, la verve, l'accent,
L'âme, l'esprit, le cœur, le sang,
Tout nous en donne l'assurance :
La France reste toujours France.

Aujourd'hui, tout comme naguères,
Ne sommes-nous pas, trait pour trait,
Le vrai profil, le vif portrait
Du Normand, père de nos pères ?
Français, vous êtes nos grands frères.

Il est toujours vert et vivace,
Le rameau du vieil arbre franc ;
De sève chaude exubérant,
Superbe et fort comme la race.
Il est toujours vert et vivace.

Vienne la magnifique aurore
Des fêtes d'hiver, Montréal,
Narguant l'âpre vent boréal,
Pour la danse revêt encore
Son domino multicolore.

Pittoresque palais féerique,
Sur tes murs de glace et de feu,
Le drapeau rouge. blanc et bleu
Arbore au soleil d'Amérique
La chaude gaîté d'Armorique.

Avec la fusée écarlate,
Qui crépite et crible d'éclairs
Le cristal de tes dômes clairs,
Dans l'air qu'elle échauffe et dilate
L'allégresse de France éclate.

Mais au lointain si notre oreille
Entend le clairon du combat,
C'est alors que le cœur nous bat,
C'est alors que le sang s'éveille,
Au son qui frappe notre oreille.

Sonnez, chantez, clairons sonores !
Allons, étendards, en avant !
Dans le feu, l'éclair et le vent,
Déployez vos plis tricolores !
Sonnez, chantez, clairons sonores !

L'envahissement est immense.
—Pour chasser ces grands reîtres roux,
Que ne sommes-nous avec vous,
Jeunes soldats de la défense !
Oh ! notre douleur est immense.

France, ô maternelle patrie,
Nos cœurs, qui ne font qu'un pour toi,
Encore palpitants d'émoi,
Saignent des coups qui t'ont meurtrie,
France, ô maternelle patrie !

Ici comme là-bas on pleure.
Dévorant le sanglant affront,
Baissant les yeux, courbant le front,
Silencieux, on attend l'heure.
Ici comme là-bas on pleure.

Quand finira l'horrible transe ?
Oh ! quand de Versaille à Strasbourg,
Cloche, canon, clairon, tambour
Proclameront la délivrance
De la grande terre de France ?



La mer

Loin des grands rochers noirs que baise la marée,
La mer calme, la mer au murmure endormeur,
Au large, tout là-bas, lente s'est retirée,
Et son sanglot d'amour dans l'air du soir se meurt.

La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage,
Au profond de son lit de nacre inviolé
Redescend, pour dormir, loin, bien loin du rivage,
Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé.

La mer aime le ciel : c'est pour mieux lui redire,
A l'écart, en secret, son immense tourment,
Que la fauve amoureuse. au large se retire,
Dans son lit de corail, d'ambre et de diamant.

Et la brise n'apporte à la terre jalouse,
Qu'un souffle chuchoteur, vague, délicieux :
L'âme des océans frémit comme une épouse
Sous le chaste baiser des impassibles cieux.





Québec

Comme un factionnaire immobile au port d'arme,
Dans ces murs où l'on croit ouïr se prolonger
Le grave écho lointain d'un qui vive d'alarme,
A ses gloires Québec semble encore songer.

L'humble paix pastorale a replié son aile
Sur l'âpre terre où gît le sombre camp des morts :
Du bugle ensanglanté, la plaine solennelle
N'entend plus retentir les tragiques accords.

Au flanc de la redoute, aux poternes ouvertes,
Aux créneaux de la tour, aux brèches des remparts,
La mousse dont l'avril a teint les franges vertes,
Suspend ses verts pavois et ses verts étendards.

Au port ne viendront plus mouiller les caravelles.
Qu'importe ? contre toute espérance, on attend.
On attend qu'on nous fasse assavoir des nouvelles
Des bourgs d'où sont venus les purs Français d'antan.

Hanté du souvenir qui le tient en tristesse,
De par delà les mers, du lointain, de là-bas,
L'ancien logis qu'enchante une immortelle hôtesse,
De jours en jours attend quelqu'un qui ne vient pas.

Souventes fois, la nuit, comme aux jours des grands sièges,
Vibrent d'étranges sons de cors et de tambours :
Et, souvent, l'on a cru voir de pompeux cortèges
Défiler, radieux, sous l'ombre des faubourgs.

Une garde fantôme, une ronde macabre,
Passe, marchant à pas sonore et régulier,
Et l'on entend tinter des cliquetis de sabre
Sur les marches de bois du gothique escalier.

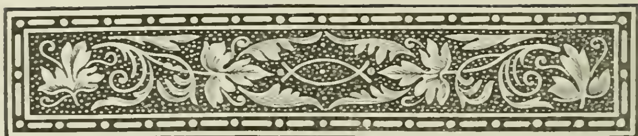
O Québec, reste fier, reste haut sur la rampe
Que dore le passé. Pour nous hausser le cœur,
Pour brandir fièrement les couleurs de ta hampe,
Sois-tu toujours debout, sois-tu toujours vainqueur !

Tant que les doux rivaux du divin Crémazie,
Inclinés sous le vol d'un lyrisme idéal,
Invoquant à genoux la sainte poésie,
Chanteront à plein cœur l'hymne national ;

Tant que le pur accent d'une langue immortelle
Vibrera dans l'ancien parler pur de chez nous ;
Tant qu'un rayon d'amour luira dans la prunelle
De la Canadienne aux clairs jolis yeux doux !

A plein ciel, sur les toits, sur les places publiques,
Les hivers succédant aux hivers, neigeront.
Les châsses où la France a serti ses reliques
Sous leur rouille de gloire onc ques ne périront.

Aujourd'hui le cœur s'ouvre, et tout revit. Sur l'onde
Dansent les rayons d'or du clair soleil pascal.
Le roc s'ouvre. Qui vive ?.. Il faut que l'on réponde,
Sans peur, à haute voix : Frontenac et Laval.



Missive

A M. et Mme LOUIS FRÉCHETTE

Le poète,
A la grâce comme au talent,
Souhaite
Un long cycle de jours de l'an.

Le ciel veuille
Que nul âpre souffle inhumain
N'effeuille
Les fleurs qui sèment leur chemin.

Que la lyre
Toujours unisse au clair accord
Du rire
Le rythme des sept cordes d'or.





Be thy grave ever green!

ROBERT WALSH

Paix et repos à toi ! Paix au front qui se pose
Au morne et noir chevet des tombeaux éplorés.
Paix et visions d'or, doux sommeil, rêve rose
A tes mânes sacrés !

Au cœur du bon ami, que nul ver ne se cache !
Que nul impur limon ne macule le lys !
Paix au prêtre qui gît dans la blancheur sans tache
De l'aube et du surplis.

De ses beaux ornements d'argent qu'on le revête !
L'hostie au cœur, il part pour la messe du ciel,
Et déjà les esprits de l'au-delà font fête
Au diacre éternel.

Mort chéri, que le tertre où l'on a mis ta bière
Te soit toujours léger, toujours vert, toujours frais ;
Qu'il t'allège le poids de l'humble et triste pierre
Qui redit nos regrets.

* * *

Nicolet l'accueillit sous ses doctes portiques ;
Et, maître génial, on vit, bientôt, s'asseoir
Le petit exilé des rivages celtiques,
Parmi les princes du savoir.

Pourtant, dans cet éden de fleurs et de lumière,
Il souffrait de ce mal enchanteur et fatal
Qu'on nomme nostalgie, ou mieux : berceau, chaumière,
Foyer, pays natal.

Voir Erin et mourir, voir sa chère patrie :
C'était son rêve ardent, son unique désir ;
Revoir les doux coteaux verts de l'île chérie,
Et mourir de plaisir.

Epris de vous autant que les bardes antiques,
Il eut aimé dormir sa nuit près des aïeux,
Adare, Innisfallen, archipels romantiques,
Ilots tombés des cieux !

Un jour, il vous revit, ô poétiques landes,
Chaumes moussus, clochers brunis, sombres castels,
Sol consacré, pays plein de vagues légendes
Et de deuils immortels,

Il vous revit : mais vous, empreintes toujours neuves
Des genoux d'une mère ou du front d'une sœur,
Souvenirs familiers, branches mortes et veuves
Des anciens nids du cœur,

Vous fûtes sans réponse à l'ami de naguère,
Tombes, sentiers, berceau que la mousse voila.
Pas un ami connu, dans toute la bruyère,
Pour dire : Le voilà !

Le cœur désenchanté par vos brillants mirages,
Eldorados sans or, oasis sans beauté,
Il s'en est allé vers les lumineux rivages
De l'immortalité.

***

Qu'il dorme maintenant dans la grande nuit close,
Au carillon lointain des cloches de Shandon,
Tourné vers les vallons d'émeraude, qu'arrose
L'azur du clair Shannon.

Que Dieu lui fasse ouïr le doux chapelet tendre
Qu'égrène avec ferveur la prière à genoux !
Que la harpe de Moore en sa nuit fasse entendre
Les accords les plus doux !

Que l'ange souriant du souvenir effeuille
Sur son front, fleurs à fleurs, son rameau parfumé,
Plus suave aux défunts que n'est le chèvrefeuille
Pour nous, aux jours de mai.

Qu'une brise d'Irlande, avec ce chant rythmique
Des lacs harmonieux où son vol s'est mouillé,
Berce amoureusement l'ombre mélancolique,
L'ombre de l'exilé.



A Coquelin

Tu ne nous connais pas, mais elle est bien connue
Ta vogue et celle des Hading et des Patry.
Donc, au rival de Got, salut ! et bienvenue
Aux sœurs de Jane Essler et de Rose Chéri !

Tu ne nous connais pas : mais notre oreille est presque
Accoutumée au bruit lointain des grands succès
De l'acteur qui, dans son brio moliéresque,
Incarne excellemment le preste esprit français.

Tu nous remets au cœur des noms que nul n'oublie :
Feuillet, Jules Sandeau, les deux Dumas, Sardou,
Et l'auteur du Chapeau de paille d'Italie.
Et l'auteur de Diane, et l'auteur de Frou-frou.

Maître, nous salûrons en toi l'exubérance
De ces maîtres charmeurs, de ces maîtres esprits,
Dont les pleurs ont fait tant pleurer la tendre France,
Dont le rire a tant fait rire le gai Paris.

Clair et vrai, riche et chaud, ton large et souple verbe,
Comme celui des plus harmonieux diseurs,
Magistral dans le drame, exquis dans le proverbe,
Interprète à ravir ces brillants amuseurs.

Bravo ! Dans ta finesse et ta désinvolture
Eclatent aux regards de tous. ô Coquelin,
Le vrai tempérament, la complexe nature
Du Gaulois né joyeux, du Français né malin.





Le Lac

EN FORÊT

A M. W. PARKER

Au creux des humides savanes,
Ceint des herbes et des lianes
Qui foisonnent dans les roseaux,
Calme, à l'abri de la rafale,
Le lac en plein soleil étale
Le miroir de ses claires eaux.

Baignant dans les détours pleins d'ombre
Leur manteau de velours vert sombre,
Des bois au faîte ensoleillé,
Dans ces profondeurs qui nous trompent,
Si frais et si moelleux s'estompent,
Que l'œil en est émerveillé.

Vienne le crépuscule rouge,
La mare noire, où rien ne bouge,
Aux feux du ciel occidental
Brasille ; et c'est une surprise
De voir le frisson de la brise
Courir sur ce flambant cristal.

Deçà, delà, les demoiselles
Du preste éclair bleu de leurs ailes
Sillonnent le fouillis des joncs.
La truite, entre deux eaux, frétille,
Et, pour saisir l'aile qui brille,
Fait mille sauts, mille plongeons.

Assis au fond de la pirogue.
Le pêcheur, silencieux, vogue
En pagayant à petit bruit.
Tandis que l'appât nacré glisse
Et roule, miroitante hélice.
Dans le sillage d'or qui fuit.

Un cuivre au lointain sonne encore :
C'est le chasseur. L'écho sonore
Redit trois fois, cinq fois : Taïaut !
A travers la brume qui voile
Monts et bois, la première étoile
Scintille au ciel comme un joyau.

On n'entend qu'un doux bruit de feuille.
La solitude se recueille.
Bercé par un luth idéal.
Sans cesse et sans cesse, en cadence,
Autour du pôle étoilé danse
Le météore boréal.

A peine un cri d'oiseau s'élève
Et flotte, vague comme un rêve,
Sur le clavier des flots déserts.
Déployant son vol circulaire,
La vaporeuse aube polaire
Glisse en silence par les airs.

Bientôt tout bruissement tombe.
Près des grands feux clairs de la combe
Veillent chasseurs et forestiers.
Seuls les élans roux, qui ruminent,
Avec leurs compagnes cheminent
Dans le clair-obscur des sentiers.

Derrière une blanche nuée
Au moindre souffle remuée,
Cachant son pâle front changeant,
La lune dort : la chasseresse
Sur l'eau qu'un vent léger caresse
A laissé choir son arc d'argent.



Fleurs d'aurore

Comme au printemps de l'autre année,
Au mois des fleurs, après les froids,
Par quelque belle matinée,
Nous irons encore sous bois.

Nous y verrons les mêmes choses,
Le même glorieux réveil,
Et les mêmes métamorphoses
De tout ce qui vit au soleil.

Nous y verrons les grands squelettes
Des arbres gris, ressusciter,
Et les yeux clos des violettes
A la lumière palpiter.

Sous le clair feuillage vert tendre,
Les tourterelles des buissons,
Ce jour-là, nous feront entendre
Leurs lentes et molles chansons.

Ensemble nous irons encore
Cueillir dans les prés, au matin,
De ces bouquets couleur d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.

Nous y boirons l'odeur subtile,
Les capiteux aromes blonds
Que, dans l'air tiède et pur, distille
La flore chaude des vallons.

Radieux, secouant le givre
Et les frimas de l'an dernier,
Nos chers espoirs pourront revivre
Au bon vieux soleil printanier.

En attendant que tout renaisse,
Que tout aime et revive un jour,
Laisse nos rêves, ô jeunesse,
S'envoler vers tes bois d'amour !

Chère idylle, tes primevères
Eclosent en toute saison ;
Elles narguent les froids sévères
Et percent la neige à foison.

Eternel renouveau, tes sèves
Montent même aux cœurs refroidis,
Et tes capiteuses fleurs brèves
Nous grisent comme au temps jadis.

Oh ! oui, nous cueillerons encore,
Aussi frais qu'à l'autre matin,
Ces beaux bouquets couleur d'aurore
Qui fleurent la rose et le thym.





Chrysanthèmes

Ils disent qu'au ciel on retrouve
Ces chers petits morts tant pleurés.
Ah ! savent-ils bien ce qu'éprouve
Le cœur des parents éplorés.

Ils sont étonnés qu'on se plaigne.
Savent-ils bien notre douleur ?
A nous dont le sein meurtri saigne,
On parle d'un monde meilleur !

J'y crois à cette autre demeure,
A cet immense azur béni :
Oui. j'y crois ! et, pourtant. je pleure :
J'ai peur de ce vague infini.

Lui, là-haut, si loin de sa mère !
Je ne puis croire qu'il n'ait pas
Comme une nostalgie amère
De ceux qu'il aimait ici-bas.

Et, comme en un rêve, il me semble
Voir errer dans ce ciel si grand
Un bel ange qui lui ressemble.
Qui nous tend les bras en pleurant.

Il partit alors que les roses
S'ouvrent dans l'air étincelant :
De leurs premières fleurs écloses
On couvrit le suaire blanc.

Pour longtemps la chambre est fermée ;
Dans sa froide atmosphère en deuil
Flotte encore l'âme embaumée
Des chrysanthèmes du cercueil.

En secret, la mère, hagarde,
Toute pâle, tournant la clé
De l'huis funèbre, se hasarde
A franchir le seuil endeuillé.

Dans la pièce où son œil pénètre
Elle cherche et voudrait bien voir
Les beaux yeux du cher petit être
Qui manque aux caresses du soir.

Une fievre intense hallucine
Et son oreille et son regard ;
Ce nid plein d'ombre la fascine :
Son trésor est là, quelque part.

Ce demi-jour mélancolique
Que reflète le ténébreux
Cristal du grand miroir oblique,
C'est le reflet des jours heureux.

L'alcove était claire et fleurie ;
C'est là que l'enfant fut bercé.
Ah ! l'alcove est bien assombrie
Depuis que la mort a passé.

Où sont les fleurs, les fines gazes,
Les merveilles du blanc trousseau ?
Les fleurs ne sont plus dans les vases,
Et l'enfant n'est plus au berceau.

C'est pourquoi la mère affolée,
En proie aux regrets superflus,
Ne veut pas être consolée,
Parce que son amour n'est plus.





Giboulée

De grands brouillards couleur de suie,
Chassés par un vent sans pareil,
Passent à plein vol : neige et pluie
Tombent, brillantes de soleil.

Sur les toits, globule à globule,
Pétillent grésil et grêlons ;
Et la vitre tintinnabule :
On croit ouïr des carillons.

Sans répit, la mitraille fine
Sautille, étincelle, bruit ;
Puis une bruine argentine
Filtre du nuage qui fuit.

Nul crayon ne pourrait décrire
Ce temps qui change en un clin d'œil.
Des pleurs se mêlent au sourire
Qu'avril donne à l'hiver en deuil.

Une aveuglante soleillée
Jaillit tout à coup du ciel bleu ;
Il semble que la giboulée
Darde mille aiguilles de feu.

Etoiles de glace fleuries,
Prismes de cristal délicats :
On dirait mille pierreries,
Mille papillotants micas.

Mais ces joyaux se fondent vite.
L'astre qui déjà flambe haut,
Dans l'azur éclairci gravite
De plus en plus clair et plus chaud

En dépit de la bise froide,
Ses obliques rayons tiédis
Font mollir la ramure roide
Des vieux érables engourdis.

Au fond des forêts que décorent
Sapins verts et blancs merisiers,
Les sirops odorants se dorent
Au feu des résineux brasiers.

De l'écorce fraîche entaillée,
Dans les vases de fin bouleau,
Pure, cristalline, emmiellée,
Goutte à goutte distille l'eau.

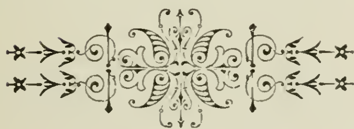
Maintenant le couchant rougeoie.
L'oiseau, qui pressent les beaux jours,
Raconte la première joie
De ses vagabondes amours.

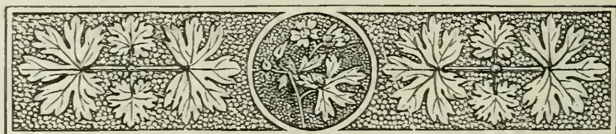
Huppe au vent, il saute, il pépie.
La mère, au creux des brins douillets,
Grelottante, en boule tapie,
Réchauffe ses chers oiselets.

Preste courrier que nous dépêche
La saison verte, oiseau, qu'es-tu ?
Que nous chante la chanson fraîche
De ton grêle sifflet pointu ?

Alerte et gentil hochequeue,
Du haut des pins ne vois-tu pas,
Par-dessus la colline bleue,
Venir Mai, tout rose, là-bas ?

Pâques vient : monts, val et clairière
N'ont point quitté leur blanc décor,
Et la fauvette printanière
Ne rossignole pas encor.





Fleurs d'hiver

AU POÈTE QUI M'APPLAUDIT

Ton applaudissement, divin poète, inspire
L'humble songeur dont l'âme impétueuse aspire
Au lyrisme infini des cieux.

Il m'exalte déjà, ce bravo qui m'honore.
Ma strophe bat de l'aile et s'élance, sonore ;
Son vol est plus harmonieux.

Avais-je quelque droit à ta brillante estime ?
Que t'offrir, en retour de cet accueil intime,
Rival des immortels chanteurs ?

Des roses ? Les frimas les ont ensevelies ;
Je chercherais en vain leurs corolles pâlies
Et leurs embaumantes senteurs.

Que dis-je ? j'oubliais que la neige étincelle,
Et que ce ciel, taché de nuages, recèle
La grêle et le givre argentin.

Le ciel est gris, la terre est froide. Les rafales
Pour longtemps ont éteint les flammes triomphales,
Les pourpres clartés du matin.

Plus de fleurs à cueillir dans l'herbe des prairies !
Plus de vers à glaner au jardin de féeries
Où la rime éclôt à foison.

Pareils à ces oiseaux frileux qu'octobre chasse,
Nos rêves ont quitté ce triste azur de glace
Pour le bleu d'un autre horizon.

Grelottant, dans l'air gris, le soleil de décembre
Se couche, et déjà vient la brune, et, dans ma chambre,
Comme dans un bois, il fait noir.

Salut, petit soleil des hâtives veillées,
Qui brilles, vague, pâle, aux vitres étoilées,
Poétique lampe du soir !

A petit bruit, la neige, au dehors, tombe lente,
En légers flocons fins, sous la lune tremblante,
Comme une poudre de cristal.

Oh ! quelle floconneuse avalanche argentée !
Oh ! parmi ces blancheurs d'aube diamantée
Comme il est beau, le toit natal !

Te redirai-je à toi le poète, l'artiste,
L'exquise impression, à la fois douce et triste,
Que nous donne le coin du feu?

Te dirai-je les doux pensers que nous suggère
Le logis où les fleurs de la verte étagère
Evoquent l'été frais et bleu !

Oh ! que la chambre est bonne, et qu'il est bon d'y vivre,
Malgré le froid, malgré le vent, malgré le givre,
Dans le calme et l'apaisement !

Le piano frémit : une voix veloutée
S'élève et sa douceur, dans mon âme hantée,
A réveillé l'amour dormant.

Là-haut, dans la mansarde, on se meurt de misère ;
Ici, dans les salons, comme dans une serre,
Le bonheur embaume et fleurit.

La volupté blasphème au fond du bouge infâme.
Au foyer. Dieu descend : la mère en pleurs se pâme
Aux lèvres de l'ange qui rit :

Le chapelet aux doigts, l'aïeule s'agenouille.
Et moi, je joins les mains, et mon regard se mouille,
Et je te bénis, ô Dieu bon !

Par ton charme, ô foyer natal, par ta magie,
L'hiver est sans frissons, sans deuil, sans nostalgie.
Douce maison, douce maison !

Poète, en attendant que le printemps renaisse,
Et redonne aux forêts leur robe de jeunesse
Et leur éclatant voile vert :

En attendant qu'Avril ensoleille et colore
Ces chaudes floraisons qu'un souffle fait éclore,
Reçois ces pâles fleurs d'hiver.



Hantise

Je rêve les rythmes, les phrases
Qui montent dans un vol de feu,
A travers le ciel des extases,
Vers le beau, vers le vrai, vers Dieu.

Mon oreille éperdue essaie
De saisir l'infini concert :
Le son précis, la note vraie,
Fuit, revient, et fuit, et se perd.

J'aspire au lyrisme extatique,
Et sur les lyres aux sept clés
Je cherche à rendre le cantique
Des psaltérions étoilés.

J'invoque l'ange et le prophète,
Les esprits au vol large et sûr ;
Le musicien, le poète,
Les chœurs de l'idéal azur.

O désespérante hantise !
O charme du rythme obsesseur !
Quelle est la voix qui s'harmonise
Avec ta céleste douceur.

Claviers aux multiples octaves,
Où donc les aurai-je entendus
Les rires clairs et les pleurs graves
De vos lointains accords perdus ?

Hélas ! j'ai beau scander mes mètres
Sur le grand mode ionien ;
J'ai beau prier les dieux, les maîtres
De l'art nouveau, de l'art ancien :

J'ai beau pleurer, j'ai beau me plaindre,
Oh ! non, jamais je ne pourrai,
Je ne pourrai jamais atteindre
Aux divines splendeurs du vrai.



La chapelle des miracles

Pour couvrir d'ornements divers
Les nefs, les chœurs, les tabernacles,
Les murs, les voûtes, les pinacles
De la chapelle des miracles,

Cherchez par l'immense univers
Les plus brillantes draperies
Et les moires et les soieries
Radieuses de pierreries.

Avec les vases corinthiens
Tout pleins de lys et de pervenches ;
Avec les statuettes blanches
Et les chandeliers à sept branches,

Apportez les Rubens anciens,
Les ivoires des basiliques,
Les carrares, les pentéliques
Des Buonarottis catholiques.

Apportez-nous, à pleine main,
Avec les pourpres byzantines,
Tout l'or des châsses florentines,
Tout l'argent des cryptes latines.

Qu'un Apollodore romain
Forge et cisèle une couronne
Digne, ô glorieuse Patronne,
Du triple éclat qui t'environne.

Qu'un artiste dans les vieux ors
Enchâsse la flamme profonde
Des plus belles perles de l'onde
Et les plus beaux saphirs du monde.

Tous ces joyaux, tous ces trésors
Ne relègueront pas dans l'ombre
Ces tristes ex-voto sans nombre
Qui chargent la muraille sombre.

Ce naïf décor éploré,
Reliques des pauvres malades,
Dans le triomphe des arcades,
Parmi les fleurs des colonnades,

Dominant le plain-chant sacré
Des Athanase et des Grégoire,
Chantent l'inénarrable histoire,
La grande légende de gloire

De la sainte Anne de Beaupré.





A Denis Gérin

Cher ami, le trépas est-il bien aussi sombre
Qu'un vain peuple le pense ? Et l'onde aux sombres bords,
Est-elle un ténébreux abîme, un gouffre d'ombre
Où s'efface à jamais le souvenir des morts ?

Tu le sais, par delà l'horrible latitude,
Par delà ce flot noir où l'homme est submergé,
Il est, dans l'Inconnu, un lieu dont l'altitude
Promet calme et repos au pâle naufragé.

La dépouille qui gît, froide et marmoréenne,
Se décompose ; mais l'esprit aux vols hardis,
Libre, attiré par la splendeur élyséenne,
Monte de ciel en ciel aux plus hauts paradis.

Sur le cher mort qu'on vient de clouer dans sa bière,
Sur le frère qui part et qui prend les devants
Pour arriver plus vite au pays de lumière,
Ne pleurons pas, pleurons plutôt sur les vivants.

Pleurons sur les amis dont les espoirs s'éteignent ;
Pleurons sur les trésors qu'emporte le cercueil ;
Oui, pleurons sur tous ceux dont les cœurs blessés saignent
Dans la nuit de l'exil et dans la nuit du deuil.



Mirages

Dans le repli d'une anse fraîche
Où tremble le moelleux reflet
D'un clair ciel rose et violet,
Sommeille le bateau de pêche.

Sur l'eau qui s'est agatisée,
Dès le jour, encore endormi,
Un vent léger souffle à demi
Par brève et rythmique risée.

Mais la vague au large moutonne,
Et dans les échos réveillés
Roulent déjà les sons mouillés
D'un lourd clapotis monotone.

Enlaçant la coque de chêne,
Les flots aux douceurs de velours
Montent, montent, montent toujours.
Le bateau tire sur sa chaîne.

Il semble que le flot attire
La barque, et qu'un doux souffle d'air
La pousse vers la belle mer
Qui soupire, chante, et soupire.

On croit entendre sur les ondes
Des appels pareils aux appels
Qui viennent des verts archipels
Où chantent les sirènes blondes.

Au large fleurissent les îles.
Là-bas, sous des ciels toujours beaux,
Bleuit le golfe où les vaisseaux
Vont sur des flots toujours tranquilles.

Dès longtemps un rêve me hante :
Je veux, au risque d'y mourir,
Au hasard des vagues courir
La mer périlleuse et tentante.

Des voix qui viennent de la grève
M'ont dit que les vents sont mauvais.
Je n'écoute rien. Je m'en vais,
Bercé par les rythmes du rêve.

Dussé-je faire mille lieues.
Il faut que j'atteigne ces bords
Qui palpitent aux frais accords
Des chimères roses et bleues.

J'irai, suivant ma fantaisie,
Boire aux ruisseaux harmonieux
Où croît, aux caresses des cieux,
La fleur d'or de la poésie.

J'ai pour étoile, l'Art antique,
Le Beau, ce pôle dont l'aimant
Nous attire éternellement,
Et j'ai l'espoir pour viatique.



Les Clochettes

Le carillon multisonore
Des clochettes au timbre clair
Tinte, étincelle, tinte encore
Et tintinnabule dans l'air.

C'est plaisir, quand la neige crie,
D'ouïr, mêlée au bruit banal
Du vent, l'allègre sonnerie
Du joyeux solstice hivernal.

Aux heures de la promenade,
Sur les places, de trois à cinq,
De l'esplanade à l'esplanade,
Du skating rink au skating rink,

Dans la brume aux teintes de cuivre
Ou par un radieux ciel bleu,
Volent avec les fleurs du givre
Les vibrantes notes de feu.

Rapides traîneaux de Norvège,
Tout capitonnés et fleuris ;
Karrioles à triple siège,
Aux ondoyantes peaux d'ours gris :

Sleighs bleus, sleighs verts, dont l'acier lisse,
Traçant un zigzagant sillon,
Par les chemins irisés, glisse
Dans un vaporeux tourbillon.

En double file. sur la neige,
Secouant pompons et clinquants,
Se croisent—triomphal cortège—
Aux éclats des grands fouets claquants.

Au col du poney qui trottine,
Au poitrail des grands chevaux lourds.
Clochettes à voix argentine.
Gros grelots de bronze aux sons sourds

Tintent et vannent à merveille.
Par les soirs et par les matins.
Vibre une gamme sans pareille
De dings dings dings et de tins-tins.

Il fait un froid de Sibérie.
Nargue du froid ! Vive l'hiver !
Vive l'électrique féerie
De ses kremlins de cristal vert !

Oh ! vive la belle gelée !
Oh ! le bel Hiver, c'est pour nous
Qu'il pique à sa tempe étoilée
Les fleurs toute rouges du houx !

O gais cortèges, faites place !
Du haut des neigeux Labrador,
Hiver descend ; son char de glace,
File au trot du renne aux fers d'or.

Salut, roi de l'Ourse, qui passes
Parmi les étincellements
Qu'à travers le bleu des espaces
Eparpillent tes diamants.

Drapons-nous de pourpre et d'hermine !
Sonnons l'olifant et le cor !
Que toute la ville illumine !
Que la fusée éclate encor !

Que tout chante ! — Adossée à l'angle
D'un mur, une enfant aux yeux creux,
D'une voix que la bise étrangle,
Demande l'aumône aux heureux.

Devant ce haillon que flagelle
Le fouet des aquilons stridents,
Sans voir le pauvre être qui gèle
Et sanglote et claque des dents,

On passe. Le rire sonore
Des clochettes de nickel clair
Tinte, ironique, tinte encore
Et tintinnabule dans l'air.

Mais l'enfant que ce bruit harcèle
Aimerait mieux, mille fois mieux.
Ouïr tinter dans l'escarcelle
Le carillon des sous joyeux.

Hiver, que tes grelots de fête
N'attristent pas les indigents :
Et vous, riches, faites la quête
Pour la Noël des pauvres gens.

Dans son étable qu'enténèbre
Le froid noir de la pauvreté,
Que le pauvre à son tour célèbre
La joyeuse Nativité.



Beethoven

Est-ce l'harmonieux orchestre que l'aurore
Réveille sous la verte ogive des buissons ?
Que dis-je ? Les oiseaux ne chantent pas encore,
Et l'avril sur les bois fait courir ses frissons.

Maître prestigieux, que tout artiste adore,
Toi dont l'oreille entend les divines chansons,
De l'ivoire enchanté du clavecin sonore
C'est toi qui fais jaillir ces mélodieux sons.

Doux accords, trilles clairs, capricieuses gammes
Se déroulent : ainsi se déroulent les lames
Que caresse le souffle amoureux du matin.

Et pourtant, Beethoven, tes stances idéales
Ne sont qu'un vague écho des blanches cathédrales
Où vibrent les sereins alléluias sans fin.



Les corbeaux

Les noirs corbeaux au noir plumage,
Que chassa le vent automnal,
Revenus de leur long voyage.
Croassent dans le ciel vernal.

Les taillis, les buissons moroses
Attendent leurs joyeux oiseaux :
Mais, au lieu des gais virtuoses,
Arrivent premiers les corbeaux.

Pour charmer le bois qui s'ennuie,
Ces dilettantes sans rival,
Ce soir, par la neige et la pluie,
Donneront un grand festival.

Les rêveurs, dont l'extase est brève,
Attendent des vols d'oiseaux d'or ;
Mais, au lieu des oiseaux du rêve,
Arrive le sombre condor.

Mars pleure avant de nous sourire,
La grêle tombe en plein été,
L'homme, né pour les deuils, soupire
Et pleure avant d'avoir chanté.



Rayons d'octobre

Octobre glorieux sourit à la nature.
On dirait que l'été ranime les buissons.
Un vent frais, que l'odeur des bois fanés sature,
Sur l'herbe et sur les eaux fait courir ses frissons.

Le nuage a semé les horizons moroses,
De ses flocons d'argent. Sur la marge des prés,
Les derniers fruits d'automne, aux reflets verts et roses,
Reluisent à travers les rameaux diaprés.

Forêt verte qui passe aux tons chauds de l'orange ;
Ruisseaux où tremble un ciel pareil au ciel vernal ;
Monts aux gradins baignés d'une lumière étrange.
Quel tableau ! quel brillant paysage automnal !

A mi-côte, là-bas, la ferme ensoleillée,
Avec son toit pointu festonné de houblons,
Paraît toute rieuse et comme émerveillée
De ses éteules roux et de ses chaumes blonds.

Aux rayons dont sa vue oblique est éblouie,
L'aïeul sur le perron familier vient s'asseoir :
D'un regain de chaleur sa chair est réjouie ;
Dans l'hiver du vieillard, il fait moins froid, moins noir.

Calme et doux, soupirant vers un lointain automne,
Il boit la vie avec l'air des champs et des bois,
Et cet étincelant renouveau qui l'étonne
Lui souffle au cœur l'amour des tendres autrefois.

De ses pieds délicats pressant l'escarpolette,
Un jeune enfant s'enivre au bercement rythmé,
Semblable en gentillesse à la fleur violette
Que l'arbuste balance au tiède vent de mai.

Près d'un vieux pont de bois écroulé sur la berge,
Une troupe enfantine au rire pur et clair,
Guette, sur les galets qu'un flot dormant submerge,
La sarcelle stridente et preste qui fend l'air.

Vers les puits dont la mousse a verdi la margelle,
Les lavandières vont avec les moissonneurs :
Sous ce firmament pâle éclate de plus belle
Le charme printanier des couples ricaneurs.

Et tandis que bruit leur babillage tendre,
On les voit, déroulant la chaîne de métal
Des treuils mouillés, descendre et monter et descendre
La seille d'où ruisselle une onde de cristal.

***

A peine les faucheurs ont engrangé les gerbes
Que déjà les chevaux à l'araire attelés
Sillonnent à travers les chardons et les herbes
La friche où juin fera rouler la mer des blés.

Fécondité des champs ! cette glèbe qui fume,
Ce riche et fauve humus, recèle en ses lambeaux
La sève qui nourrit et colore et parfume
Les éternels trésors des futurs renouveaux.

Les labours, encadrés de pourpre et d'émeraude,
Estompent le damier des prés aux cent couleurs.
De sillons en sillons, les bouvreuils en maraude
Disputent la becquée aux moineaux querelleurs.

Et l'homme, aiguillonnant la bête, marche et marche,
Pousse le coutre. Il chante, et ses refrains plaintifs
Evoquent l'âge où l'on voyait le patriarche
Ouvrir le sol sacré des vallons primitifs.

***

Ecoutez : c'est le bruit de la joyeuse airée
Qui, dans le poudroîment d'une lumière d'or,
Aussi vive au travail que preste à la bourrée,
Bat en chantant les blés du riche messidor.

Quel gala ! pour décor, le chaume qui s'effrange :
Les ormes, les tilleuls, le jardin, le fruitier
Dont la verdure éparse enguirlande la grange,
Flotte sur les ruisseaux et jonche le sentier.

Pour musique, le souffle errant des matinées ;
La chanson du cylindre égrenant les épis ;
Les oiseaux et ces bruits d'abeilles mutinées
Que font les gais enfants dans les meules tapis.

En haut, sur le gerbier que sa pointe échevèle,
La fourche enlève et tend l'ondoyant gerbillon.
En bas, la paille roule et glisse par javelle
Et vole avec la balle en léger tourbillon.

Sur l'aire, les garçons dont le torse se cambre,
Et les filles, leurs sœurs rieuses, déliant
L'orge blonde et l'avoine aux fines grappes d'ambre,
Font un groupe à la fois pittoresque et riant.

En ce concert de franche et rustique liesse,
La paysanne donne une note d'amour.
Parmi ces rudes fronts hâlés, sa joliesse
Evoque la fraîcheur matinale du jour.

De la batteuse les incessantes saccades
Ebranlent les massifs entraits du bâtiment.
Le grain doré jaillit en superbes cascades.
Tous sont fiers des surplus inouïs du froment.

Déjà tous les greniers sont pleins. Les gens de peine
Chancellent sous le poids des bissacs. Au milieu
Des siens, le père, heureux, à mesure plus pleine,
Mesure et serre à part la dîme du bon Dieu.

Il va, vient. Soupesant la précieuse charge
Et tournant vers le ciel son fier visage brun,
Le paysan bénit Celui dont la main large
Donne au pieux semeur trente setiers pour un.

***

Maintenant, plus d'azur clair, plus de tiède haleine,
Plus de concerts dans l'arbre aux lueurs du matin :
L'œil ne découvre plus les pourpres de la plaine
Ni les flocons moelleux du nuage argentin.

Les rayons ont pâli, leurs clartés fugitives
S'éteignent tristement dans les cieux assombris.
La campagne a voilé ses riches perspectives,
L'orme glacé frissonne et pleure ses débris.

Adieu soupirs des bois, mélodieuses brises,
Murmure éolien du feuillage agité.
Adieu dernières fleurs que le givre a surprises,
Lambeaux épars du voile étoilé de l'été.

Le jour meurt, l'eau s'éplore et la terre agonise.
Les oiseaux partent. Seul, le roitelet, bravant
Froidure et neige, reste, et son cri s'harmonise
Avec le sifflement monotone du vent.



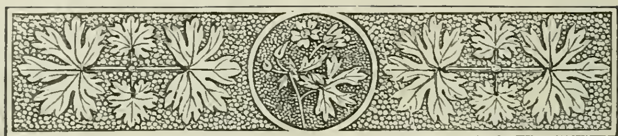


Primeroses

Ces délicieuses fleurs roses,
Grandes ouvertes ou mi-closes,
Me soufflent de tant douces choses
Et fleurent si frais et si doux,
Que, bien sûr, et corolle et tige,
Recèlent par quelque prodige,
Quelque chose qui vient de vous.

Troublant et capiteux arome !
Mon cœur, comme l'air s'en embaume,
Et, grisé, je pars au royaume
Du Rêve, où mes espoirs défunts,
Où mes illusions dernières,
Comme ces roses printanières,
Ont vécu leurs premiers parfums.





Epithalame

A M. et Mme ALIDE LACERTE

Quand on s'aime on se marie :
Il prend fin, l'enchantement
D'une vague rêverie.
Quand on s'aime on se marie :
La vie à deux, c'est charmant.

Longtemps on hésite, on n'ose ;
La voix, les lèvres, les yeux,
Malgré soi disent la chose.
Longtemps on hésite, on n'ose.
Silence délicieux !

On se comprend sans rien dire.
Le plus fin pinceau de l'Art
Ne peut rendre ni décrire
Tout ce qu'exprime un sourire,
Tout ce qu'exprime un regard.

Bref, il faut dire, à l'église,
Le cher secret inouï.
Peur naïve ! gêne exquise !
Pour que nul ne s'en dédise,
Au prêtre il faut dire oui.

Au mot sacré qu'on prononce,
Dans les cœurs, comme un duo,
Vibre une même réponse.
Au clair oui franc qu'on prononce,
Les cœurs tout bas font écho.

Quand on s'aime, on se marie :
La vie à deux, c'est si doux.
Mon cher, aime ta chérie :
Bon cœur jamais ne varie.
Cher tendre couple, aimez-vous.





Grand deuil

Dans le clair-obscur de la pièce close.
Où brûle une cire au reflet tremblant.
Rigide. et grandi par la mort. repose
Le corps d'un enfant habillé de blanc.

Sous la mousseline, on voit les mains jointes,
La mate blancheur des doigts ivoirins,
Les cheveux pleins d'ombre et les tempes ointes
Qu'auréole un flot de rayons sereins.

Jamais des flancs purs du neigeux carrare,
L'art n'a fait surgir un ange plus beau
Que cet ariel, à la forme rare,
Qui gît, radieux et calme, au tombeau.

Sous l'eau sainte et sous l'huile du saint chrême
Le front du martyr s'est rasséréné,
La figure dit l'extase suprême,
La douleur, la paix du prédestiné.

La chambre de deuil est toute drapée
De gaze. Nul bruit. Plus rien. Par moment,
Une faible voix tendre, entrecoupée
De soupirs, gémit désespérément.

Ils sont là, tous deux, le père et la mère.
Abattus, défaits, tristes à mourir :
Nul mal n'est égal à leur peine amère :
Rien ne les fit tant pleurer, tant souffrir.

Après tant de coups. on croyait. quel rêve !
Bien s'être acquittés de souffrir. Il faut
Pleurer et souffrir et pleurer sans trêve :
C'est la volonté du Dieu de là-haut.

Dix ans ! C'est le fils, l'aîné, l'espérance,
La joie et l'amour de deux malheureux.
Cher bonheur qu'il faut payer en souffrance !
Oh ! que le chemin du ciel est affreux !

Ils sont là, tous deux, esseulés, funèbres,
Sans parler, cherchant, presque fous, à voir
Dans ces yeux déjà voilés de ténèbres,
La faible lueur d'un suprême espoir.

Lourdes de sommeil, fixes, les paupières
S'ouvrent à demi : dans les yeux hagards
Flotte, encor mouillé des larmes dernières,
L'adieu triste et doux des derniers regards.

La Mort pâle a ceint de ses violettes
Ce pur et beau front d'albâtre rosé ;
Et la bouche fine, aux lèvres muettes,
Sourit d'un divin sourire apaisé.

Ils sont là, cloués au sol, sous l'empire
De ce captivant sourire trompeur ;
La mère, à genoux, sans prier, soupire,
Le père, debout, est blanc de stupeur.

La femme nerveuse et frêle se pâme,
En larmes de sang son cœur coule à flots ;
L'homme, fait aux deuils, aux douleurs de l'âme,
Suffoque, étouffant soupirs et sanglots.

Parfois, doucement, une main qui tremble
De crainte et d'amour, soulève à demi
Le suaire : on voit s'incliner ensemble
Deux fronts au-dessus de l'ange endormi.

Qu'il est beau ! la nuit d'outre-monde voile
A peine l'éclat de l'esprit éteint :
L'âme transparaît : telle une humble étoile
Nous luit à travers l'ombre, au ciel lointain.

Mystère cruel ! s'il dormait ? Quel doute !
La pensée, éther vif, rayon subtil,
Au ciel, brusquement, s'en va-t-elle toute ?
Un reste des sens en nous survit-il ?

Vagues questions, sans suite, sans nombre,
Que se fait tout bas le cœur criminel,
Dédale infini, de plus en plus sombre,
Où vague et se perd l'amour maternel.

Minuit sonne. Au pied du blême cadavre,
Dans le vide noir du logis qui dort,
Veillent seuls, en proie au deuil qui les navre,
Les derniers amis du cher petit mort.

Et l'horloge au lourd balancier lent, tinte,
Lugubre, le glas de l'heure qui fuit,
Et le grave son, que rythme la plainte
Du vent, assombrit l'horreur de la nuit.

O douleur ! ô nuit ! quand verrons-nous poindre
Ces jours éternels, longtemps attendus ?
Oh ! quand pourrons-nous à jamais rejoindre
Tous ces morts aimés qu'on croyait perdus ?



L'hirondelle pieuse

Un soir, je vis une hirondelle
Descendre du haut du ciel bleu
Et s'élancer à tire-d'aile
Sous les absides du saint lieu.

Et depuis, dans les vapeurs blanches
De l'encens, à vol doux, léger,
On voit, par l'église, aux dimanches,
Le pieux oiseau voltiger.

Au plein air, à la brise fraîche,
Le large seuil est grand ouvert :
Pauvre oisillon, qui donc t'empêche
De retourner au vallon vert ?

N'entends-tu pas, dans les campagnes,
La nuit, quand les cieux sont déserts,
Les cris perdus de tes compagnes,
Que chasse le froid des hivers ?

Par les coupoles ajourées,
Ne vois-tu pas, parfois, le soir,
Aux demi-lueurs des vêprées,
Zigzagner un petit vol noir.

“ Viens ! dit une voix gazouillante :
Là-haut, sur la tour, on t'attend ;
Avant qu'il neige, avant qu'il vente.
Hâte-toi, mon amour, viens-t'en ! ”

Et, sur la tour, les camarades
Entre elles parlent de partir.
Et leurs brèves monosyllabes
Bruissent à n'en plus finir.

“ Viens, reprend la voix, viens, mignonne.
Entends-tu crier les halbrans ?
Plaintifs, colonne par colonne,
S'en vont les derniers émigrants.

Tes sœurs poussent des cris d'alarme :
Fuyons le froid ! fuyons la mort !
Réponds-moi, cruelle ! Quel charme
A ces voûtes t'enchaîne encor ?

Aurais-tu l'idée enfantine
De vivre ici, dorénavant,
Et de te faire sacristine,
Comme une fille du couvent ?

On ne vit point que de prière :
Pour les folâtres oisillons,
Un grain de mil vaut mieux, ma chère,
Que toutes les dévotions.

Préfèrerais-tu, pauvre folle,
Pour réciter tes oraisons,
Le ciel étroit d'une coupole,
Au plein ciel des grands horizons ?

Je n'ai jamais vu les corniches
Où tu sembles te plaire tant.
Valent-elles les vieilles niches
De nos bons vieux logis d'antan ?

Viens ! nous passerons par Venise,
Et nous referons, si tu veux,
De Messine jusqu'à Trévise,
Le tour des jolis pays bleus.

Des cathédrales florentines
Nous reverrons le fin décor,
Et de leurs cloches argentines
Nous entendrons les gammes d'or.

A Rome, à Ferrare, à Sienne,
De mille temples sans pareils,
Dans notre course aérienne,
Nous verrons les clochers vermeils

Viens ! nous irons tout droit à Nice.
Oh ! viens, je suivrai, nuits et jours,
Toute aile et tout cœur, le caprice
D'une voyageuse au long cours.

Narguant le mistral et les pluies,
Nous nous cacherons dans les fleurs ;
Et puis, ma foi, si tu t'ennuies,
Nous irons nous aimer ailleurs.

Au son des claires mandolines,
Nous irons, par un beau matin,
Nous marier sur les collines
Du vert pays napolitain.

Nous choisirons ce coin tranquille,
Ce creux de ruine discret,
Où, le soir, une jeune fille
Vient s'agenouiller, en secret.

Sous le manteau de la madone,
Qu'un amandier toujours fleuri
De ses fleurs de neige couronne,
Nous trouverons un sûr abri.

Quand les petits seront en âge,
A vol silencieux et lent,
Nous irons en pèlerinage
A Notre-Dame de Milan.

Puis, par les routes nuageuses,
Que suivent, dans le temps pascal,
Les graves cloches voyageuses,
Nous reviendrons au nid natal."

Et, dans la tour, les camarades
Entre elles parlent de partir,
Et leur brèves monosyllabes
Bruissent à n'en plus finir.

" Oh ! viens, redit la voix pleurante ;
Viens donc, tout là-haut, on t'attend ;
Avant qu'il neige, avant qu'il vente,
Oh ! viens-t'en, cher amour, viens-t'en ! "

Au vitrail clos de la chapelle,
On entend heurter à grand bruit.
Longtemps, bien longtemps, on appelle,
Longtemps, bien longtemps, dans la nuit.

Hier, près des anges de pierre
Qui soutiennent les bénitiers,
Je vis la pauvre prisonnière
Tomber, l'aile close, à mes pieds.

Je pris dans ma main la pauvrette.
Je crus voir, comme un fin brillant,
Miroiter une gouttelette
Sur les plumes de son col blanc.

Etait-ce une larme ? une goutte
D'eau bénite ? Je n'en sais rien.
Le cœur des bons oiseaux, sans doute,
Vaut bien celui d'un faux chrétien.

O pieuse hirondelle aimée,
C'est bien à bon droit qu'en tout lieu
Le bon peuple aimant t'a nommée :
Le petit oiseau du bon Dieu.

En redisant ta simple histoire,
Je songe à ces anges voilés,
Qui, dans l'ombre de l'oratoire,
Pour nous se sont agenouillés.

Je songe à ces vierges ferventes
Qui vivent de saintes amours,
Et s'ensevelissent vivantes.
Dans la prière, pour toujours.



La cloche de Louisbourg

Cette vieille cloche d'église
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,
En traits fleuronnés, sur l'airain,
Un nom de sainte, un nom de reine,
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique :
On peut la baiser à genoux ;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

Jadis, ses pures sonneries
Ont mené les processions,
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois, pendant la nuitée,
Par les grands coups de vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

À présent, le soir, sur les vagues,
Quelque marin qui rôde là,
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'Ave maris stella.

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont à jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France
Qui battait, à grands coups, alors,
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.

O cloche ! c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux,
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux.

En nos cœurs, tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenances nostalgiques,
Douces à nous faire pleurer.





Le merle

Une murmurante nichée
De merles aux trilles divers,
Dans les feuilles là-haut cachée,
Réjouit mes peupliers verts.

De bonne heure, pour faire fête
A leurs chers hôtes revenus,
Mes arbres, de la base au faîte,
Enguirlandent leurs rameaux nus.

Sitôt que l'aurore vermeille
Empourpre les brumes lilas,
Le nid, qu'un trait de flamme éveille,
Vibre de sonores éclats.

De sa maraude matineuse,
La mère arrive au point du jour.
Dans l'atmosphère lumineuse
Le père s'élance à son tour.

Il part, et sous la riche arcade
Des ramures toutes en fleur
Ruissellent comme une cascade
Les notes de l'oiseau siffleur.

Il ne va pas à l'aventure,
Il sait mainte place et maint lieu
Où s'offre à foison la pâture
Que lui réserve le bon Dieu.

Au printemps, il siffle, il fredonne,
Tandis que son œil vif, chercheur,
Guette la mouche qui bourdonne
Dans la lumière et la fraîcheur.

L'été le régale de mûres,
De cerises et de raisins ;
Vers l'automne, les ronces mûres
L'attirent dans les bois voisins.

Quand le vent d'octobre éparpille
Les feuilles rouges du buisson,
L'oiseau dans les chaumes grappille
Les miettes d'or de la moisson.

Au-dessus d'une eau cristalline,
Qui coule au creux d'un val dormant,
Sur un glaïeul qu'un souffle incline
Il suspend son vol un moment.

C'est là qu'il se baigne et vient boire.
On le voit, au sortir du bain,
Lustrer sa gorge orange et noire :
Mais un sifflet vibre soudain.

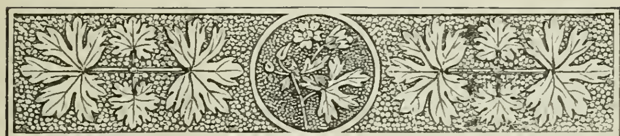
Secouant son aile mouillée,
Entre les herbes du ruisseau
Il glisse : il a pris sa volée
Vers son mélodieux berceau.

Il se dépêche. Vif et tendre,
Il égrène en son vol des sons
Radieux, dès qu'il croit entendre
Le gazouillis des nourrissons.

Son arrivée est une fête :
Les petits, tremblants et surpris,
Se dressent, serrés tête à tête,
Et percent l'air de mille cris.

Dans la gloire du ciel qui brille,
Deux voix éclatent tour à tour :
Le trille alterne avec le trille ;
L'amour roucoule avec l'amour.

Les yeux brillants comme des perles,
Mère amoureuse et père aimant
Jasent. Heureux logis de merles,
Que ton voisinage est charmant.



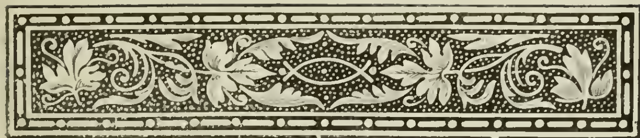
La Muse

Bluet aux regards d'améthyste,
Bluet aux yeux de ciel, dis-nous
Ce qui te fait être si triste?
—J'ai vu ses yeux, j'en suis jaloux.

Et toi, simple églantine rose,
Payse aux lèvres de carmin,
Pourquoi sembles-tu si morose?
—Je suis jalouse de son teint.

Toi, beau lys, qu'en dis-tu?—Que n'ai-je
Le fin velouté, la blancheur,
Le fraîcheur d'aurore et de neige
De sa diaphane blondeur!

Je comprends votre jalousie,
O fleurs, c'est qu'hier, en ces lieux,
Dans sa robe de fantaisie
La Muse a passé sous vos yeux.



Colomb

Plus de mirage. Plus d'ombre. Plus de mystère.
Le chemin de l'Ophir fabuleux est ouvert.
Dans l'espace sans borne où son rêve se perd,
Sublime et glorieux, Colomb a crié : Terre !

Terre, terre !— O genèse, ô triomphe, ô conquête !
Le voyant a ravi le secret du destin ;
La barre et la boussole ont franchi la tempête ;
L'aube du continent rêvé brille au lointain.

Terre !— Des profondeurs d'une mer sans rivage,
Sous l'azur radieux d'un ciel illimité,
Dans l'éclat virginal de sa prime beauté,
Fraîche et verte, surgit l'Amérique sauvage.

L'astre qu'Herschell découvre au fond de la nuit morne,
Ne répand jusqu'à nous qu'une morte clarté.
Qu'est-il près du vivant hémisphère sans borne ?
Le monde de Colomb est un monde habité.

Terre ! Terre ! Sortant des bois et des savanes,
L'homme rouge se dresse effarouché, béant.
Place aux mystérieux rôdeurs de l'Océan !
Place aux Peaux-Blanches ! Place aux blondes caravanes !

Le cri du Découvreur a remué les Mondes.
Place aux héros de la civilisation !
Place à tous les semeurs des vérités fécondes !
Place aux conquistadors de la religion !

En avant ! Que la croix s'avance la première !
La croix est un levier plus puissant que l'argent.
Que l'Occident païen, des ombres émergeant,
Réfléchisse l'éclat de la pure lumière.

Place au rapide essor des gigantesques villes !
Debout, New-York ! Debout, Saint-Paul ! debout, Boston !
A l'œuvre, créateurs des libertés civiles !
Gloire aux hardis rivaux de George Washington !

Progrès immense ! Ouvrant sa grande aile étoilée
Au tourbillonnement d'un souffle sans pareil,
L'aigle de l'Amérique, aveuglé de soleil,
Monte et monte, ivre et fier de sa large envolée.

Terre ! terre !—Au-dessus des bruits du Centenaire,
De l'est à l'occident, au fond du ciel serein,
Cent fois répercuté, comme un lointain tonnerre,
Vibre encore le cri de l'immortel marin.

O colosse ! voici la fête grandiose,
Voici les jubilés de ta gloire d'airain !
Peuples du globe, il faut que l'homme souverain
Aujourd'hui rentre enfin dans son apothéose !

A lui les diamants des fleuves de l'aurore,
La guirlande des champs lointains qu'il aborda,
La couronne des verts îlots qu'il fit éclore.
A lui l'humble laurier du jeune Canada !

A lui la palme d'or que Jéhova décerne,
La palme du témoin qu'on n'a pu démentir,
La palme du voyant, la palme du martyr !
A lui l'ovation de l'univers moderne !

Au front des pics neigeux, sur la crête des côtes,
Sur les détroits du Sud et du Septentrion,
Sur les rocs surplombants, des pointes les plus hautes,
Qu'on fasse flamboyer l'illumination !

Sur tous les océans qu'ont sillonnés ses voiles,
Sur les hâvres profonds où sa flotte a mouillé,
Sur le cap le plus haut que sa barque a doublé,
Que la fusée éclate en mille et mille étoiles !

Que Chicago, sonnant carillons et fanfares,
Sur ses frontons altiers hisse tous les drapeaux !
Que New-York aux éclairs fulgurants de ses phares
Unisse les éclairs de cent mille flambeaux !

Que l'escadre, accourant sous la brise nouvelle,
Banderoles aux mâts, toutes voiles dehors,
Défile, triomphale, et, par tous ses sabords,
Flambe et tonne en l'honneur de l'humble caravelle !

Hosanna ! Couronné d'un arc-en-ciel de gloire,
Sur les flots apparaît Colomb ressuscité :
Terre ! Terre ! !—Au grand cri du géant de l'histoire,
Des millions de voix répondent : Liberté !





Anne-Marie

La petite suce son pouce.
Et, pour l'endormir, la maman
Chante d'une voix lente et douce
Quelque chose de bien charmant.

Le lied parle d'une princesse
Qui dort, depuis bientôt cent ans,
Dans un bois où chante sans cesse
Un bel oiseau couleur du temps.

Pour ne rien perdre des merveilles
Que dit ce tant joli vieil air,
Mademoiselle est tout oreilles,
Et, très grand, s'ouvre son œil clair.

La voix de moins en moins sonore
Scande un chant de plus en plus doux :
Mais la bambine ne veut clore
Ses yeux pleins de clairs rires fous.

Pourtant, c'est l'heure où la sorcière
Rôde, et s'en vient, à petits pas,
Jeter du sable à la paupière
Des bébés qui ne dorment pas.

De temps en temps, l'enfant clignote :
Et petits pieds et petits bras,
Fin orteil et fine menotte,
Frétillent roses sur les draps.

C'est le dernier jour de l'année :
Vers les minuit, quittant son clair
Recoin de crèche illuminée,
Bon Jésus glissera dans l'air.

C'est lui que la petite épie,
C'est lui qu'elle guette en son coin :
L'enfant, un moment assoupie,
A cru le voir venir au loin.

Tout doux, mère tout doux chantonne.
Par le sommeil rapetissé,
L'orbe de la prunelle atone
N'est plus qu'un point presque effacé.

Les pavots capiteux du somme
Distillent leur philtre endormeur :
Les cils mi-clos palpitent comme
L'aile d'un oiseau qui se meurt.

Aux vitres, que la neige frange,
Le givre brode un fin rideau.
Sur les yeux ensommeillés, l'ange
Du soir vient poser son bandeau.

On entend, sous l'auvent qui crie,
La berceuse aux notes de fer,
Aux sons d'orgue de Barbarie,
Que chante le grand vent d'hiver.

Le riche dort : les pauvres pleurent.
Qu'il chante haut, qu'il chante bas,
Janvier n'endort pas ceux qui meurent
Sur la paille des noirs grabats.

Dors, enfant, dors, cher petit être !
Toi, que n'éveillent point les bruits
Que fait à la sombre fenêtre
Des loqueteux, le chœur des nuits.

Tu ne sais pas que dans la vie
Rôdent de sinistres passants,
Des Hérodes, monstres d'envie,
Qui massacrent les innocents.

Pourquoi te dirais-je ces choses ?
Pourquoi rompre le charme pur
De ces doux rêves blancs et roses
Qui hantent ton sommeil d'azur ?

Rêve encore longtemps, mignonne,
De ce charmant petit Jésus
Qui, bon an mal an, toujours donne,
A mains pleines, comme un Crésus.

Garde tes saintes rêveries,
Enfant, le doute est si troublant :
Crois longtemps encore aux féeries
Des Noëls et des jours de l'An.





Un homme

Je ne viens pas, ami, sur le bord de ta fosse,
D'une plainte banale outrager ton cercueil ;
Je ne viens pas mêler une éloquence fausse
Aux pleurs silencieux de tes frères en deuil.

Je hais les longs soupirs des froids panégyristes ;
L'accent de l'amitié fervente est plus discret.
L'éloge des défunts n'est pas dans les chants tristes
Des poètes ; il est dans un pieux regret.

Sur ce grand douloureux qui fut un patriote,
Sur ce lutteur tué dans ses nobles transports,
Il messied qu'une lyre importune sanglote
Et scande avec éclat de funèbres accords.

Pleurer ? je ne veux pas : mais il faut que je dise,
A ces porte-drapeau qu'il n'a jamais trahis,
Aux ministres du peuple, aux princes de l'Eglise,
Que ce jeune homme fit honneur à son pays.

A la noble, à la fière, à la belle jeunesse,
Je veux montrer la route où le droit l'a poussé,
Pour qu'elle y marche en chœur, pour qu'elle y reconnaisse
La voie où nos plus grands citoyens ont passé.

A peine est-il tombé sous la faux implacable,
Qu'on entend retentir mille plaintives voix :
Hélas ! pourquoi la Mort aveugle, inexorable,
Fait-elle dans nos rangs ces mystérieux choix ?

Hélas ! pourquoi faut-il que la jeunesse meure ?
Le talent est-il donc marqué d'un sceau fatal ?
Hélas ! pourquoi faut-il qu'il s'en aille avant l'heure,
Le viril ouvrier du champ national ?

Il aurait tant aimé finir sa noble tâche.
Il était si cruel pour lui, ce dénoûment.
Le loyal serviteur, qui ne fut jamais lâche,
Peut-il se résoudre au suprême effacement ?

Etait-ce à lui d'entrer dans l'éternel silence ?
Ce courageux, ce fier paladin de la loi,
Ce robuste parleur qui dit haut ce qu'il pense,
Ce preux dont la parole est parole de roi.

Intrépide soldat d'une armée aguerrie,
Le soleil dans les yeux, et la vaillance au cœur,
Il s'en allait chantant l'hymne de la patrie,
Quand la mort l'arrêta dans son élan vainqueur.

Bédard, Morin, Cartier, Dorion, Lafontaine,
De nos droits assaillis tenaces défenseurs,
Vertueux citoyens dont la gloire lointaine
Eclaire et guide encor vos dignes successeurs !

Il est de votre sang, il est de votre race,
Ce grave enfant, trop tôt moissonné par le sort !
Ombres dont le sourire illumine la face,
Saluez le manteau blanc de ce jeune mort !

Comme vous, devant l'or des viles coteries
Il n'a jamais courbé ni le front, ni les reins ;
Et son brutal dédain des basses flatteries
Enseigne la franchise à ses contemporains.

On peut me ruiner, disait-il, mais nul homme
Ne m'ôtera le legs que j'ai reçu des miens :
La riche honnêteté du nom dont je me nomme ;
Nul ne peut me ravir à moi, ce bien des biens.

Des grands Canadiens tel fut le caractère ;
Tel fut leur mâle orgueil, leur courage hardi.
De ces ancêtres forts le souffle héréditaire
Au cœur de leurs neveux ne s'est pas refroidi.

Houde mourut debout. Le Maître, qui dispense
A son gré le pouvoir physique et la santé,
Anima d'un rayon de flamme trop intense
La débile vigueur de ce corps indompté.

Le phtisique, malgré la fièvre qui le brise,
Mourant, s'acharne encore au labeur, au devoir,
Et son âme, on ne sait par quel miracle, puise
Courage et force au fond de son morbide espoir.

C'est en vain qu'il se dresse ; il s'affaisse, il succombe.
Ses courts printemps ont fui comme l'ombre et le vent.
Houde, le fier, le franc, l'honnête, est dans la tombe :
Mais son nom restera populaire et vivant.





D'Iberville

Aux marins de "L'ARÉTHUSE" et du "HUSSARD"

Flamme à la drisse, vent arrière.
A demi couché sur bâbord,
Le Pélican cingle en croisière.
A travers les glaces du nord,
Malgré la neige et la rafale,
Il file grand'erre. A l'avant,
Tout à coup un gabier s'affale
Criant : "Trois voiles sous le vent."

Sournoisement, parmi les ombres
D'un ciel bas, au loin, sur les eaux,
Balançant leurs antennes sombres,
Montent les mâts des trois vaisseaux :
On dirait ces oiseaux du pôle
Qui s'enlèvent avec efforts,
Et dont le vol lourd et lent frôle
La nuit de ces mers aux flots morts.

Un contre trois ! Parbleu, qu'importe !
Le Pélican n'eut jamais peur.
Il vole, et le nordet l'emporte
Dans un large souffle vainqueur.
Le pavillon de la victoire,
C'est celui des marins français ;
Son profond sillage de gloire
Sur nos fleuves brille à jamais.

Rythmés par le choc monotone
Des vagues sourdes, on entend
Les airs de matelot, qu'entonne
D'une voix au timbre éclatant
Le plus fier chanteur de la terre :
“ J'étions trois matelots de Groix,
“ Qu'ons tenu tête à l'Angleterre,
“ J'étions trois, pour sûr, rien que trois ! ”

Le tapabor jusqu'aux oreilles,
Botté, guêtré comme un moujick,
Le manœuvrier fait merveilles.
Trimant de la gaffe et du pic,
Sur le pont qui tangue et qui roule,
Il faut les voir, nos Québecois :
L'enfant se comporte à la houle.
Crâne comme un vieux Dunkerquois.

" L'Anglais ! " A ce cri l'équipage
Bondit. Calme, air fier, front serein,
D'Iberville, au fort du tapage,
De sa stridente voix d'airain
Commande : " Branle-bas ! Aux barres ! "
Garez-vous, messieurs les Saxons !
Sur les voiles de vos gabares
Courent de sinistres frissons.

L'air s'emplit d'un grand tintamarre :
Bugle et cors, porte-voix, tambours,
Longs ahans des haleurs d'amarre,
Bruissements, claquements sourds
Des pesantes vergues de chêne,
Choc des caronades de fer,
Sonore carillon de chaîne,
Vacarme et brouhaha d'enfer.

Eho ! de la proue à la poupe,
Des bancs de quart aux cacatois,
On se hèle, on siffle, on se houpe.
L'ancien parle un fier beau patois.
Boulines et voiles sont lourdes
De flocons blancs et de glaçons :
Les pieds glissent : les mains sont gourdes :
Largue à plein cœur ! Hardi ! garçons !

Bourrant leurs gros canons de cuivre
Où le vent s'engouffre en hurlant,
Les cheveux pointillés de givre,
L'œil magnétique. étincelant,
Les canonniers sont à leurs postes.
Nos lurons ont le verbe haut :
Dans l'air éclatent leurs rispostes.
La poudre parlera tantôt.

" Feu ! " Vingt gueules de bronze grondent.
Aux formidables roulements
Les antres sauvages répondent
Par de rauques mugissements.
Et sur l'embâcle où bat la lame,
Des bords où grondent les ours gris
Jusqu'aux bords où l'albatros clame,
Court une tempête de cris.

Rangés en ligne de bataille,
A pleins sabords, les trois Anglais
Crachent la flamme et la mitraille.
Au loin ricochent les boulets.
Droit sur le Français, le Hampshire
S'élance. Sans perdre un instant,
Le Pélican l'évite, et vire
Et le mitraille à bout portant.

D'un pont à l'autre, on se fusille.
Un feu vif, incessant, rageur,
Projette, sur l'eau qui brasille,
Une volcanique rougeur.
La bataille, par intervalles,
Semble redoubler de fureur.
Entendez-vous siffler les balles ?
La noce est splendide d'horreur.

Beau comme un héros d'épopée,
D'Iberville n'arrête pas.
Faisant sonner sa longue épée
Au branle nerveux de ses pas,
Au poing la hache d'abordage,
Il court à l'avant, et, d'un bond,
Escalade le bastingage :
" Allons, mes cœurs ! Hourra ! Tiens bon ! "

Dans une trombe de fumée
Que des éclairs intermittents
Font paraître tout enflammée,
S'entre-choquent les combattants.
Longtemps, dans la nuit qui les couvre,
Flambent les sabords furieux.
Enfin, le noir nuage s'ouvre :
D'Iberville est victorieux.

D'affreux jurons se font entendre.
Le Hampshire au large a sombré,
Et l'Hudson Bay vient de se rendre ;
Le fier Dehring a démarré.
On n'en eût fait qu'une bouchée.
Sur les eaux où flotte la mort,
La coque sanglante et hachée,
Le petit Français tire encor.

Le tambour bat.—En haut le monde !
—Enfants, on est content de vous !
—Attrape, l'Anglais !—A la ronde !
—Ho ! le rigodon de chez nous !
Des vivats de réjouissance
Se mêlent aux chansons de bord.
—Vive Québec ! Vive la France !
France ! redit l'écho du Nord.

Le soir vient. Une blanche aurore
Au-dessus de la mer d'Hudson
Arrondit son arc de phosphore.
Le suroît chante sa chanson.
Le trois-mâts presque à sec de voiles,
Bouline sans bruit, sans fanal,
Aux clartés des belles étoiles
Qui criblent le ciel hivernal.

Chers marins, chers Français de France,
D'Iberville est votre parent.
Par mainte fière remembrance,
Le cœur des fils du Saint-Laurent,
Malgré la cruelle secousse,
A la France tient ferme encor.
Ce nœud n'est pas un nœud de mousse.
C'est un bon nœud franc, dur et fort.





Symboles

Sur les flancs calcinés des roches les plus dures
Que l'eau des fleuves baigne et lave de ses pleurs,
Parmi la mousse glauque et les grêles verdures,
On voit s'ouvrir, parfois, en plein vent, quelques fleurs.

Le rocher, le granit calciné, c'est le monde
Avant le Christ, c'est l'Homme avant le fils de Dieu.
Jésus, ce fut la mer douce, la mer féconde
Qui fit fleurir le roc nu sous un ciel de feu.

Jésus, ce fut la pure onde qui fait éclore.
Sous le ruissellement de la rédemption,
La lave se couvrit d'une immortelle flore,
Et l'on vit reverdir la fauve alluvion.

Avant Jésus, c'était le sombre âge de pierre,
L'âge glacé de l'ombre et de l'aridité :
Jésus vint, et le ciel fit sa gerbe première,
La première moisson de la stérilité.

Sur la terre à jamais par l'Idéal conquise,
Dans le sang qui noya la haine, dès ce jour,
Germent, comme une chaste apothéose exquise,
Les lis de la candeur, les roses de l'amour.

La foudre, sillonnant l'implacable étendue,
Secouait vainement l'univers impuni :
Et la miséricorde en Dieu s'était perdue
Comme une goutte au fond d'un abîme infini.

Jésus vint, et l'azur fit pleuvoir sa rosée,
Et la vigne mystique, aux blanches fleurs de miel,
Par les pleurs de l'aurore éternelle arrosée,
Magnifique, donna des grappes pour le ciel.





Sphinx

Dans un flot d'aurore, l'Année,
A plein vol, de la nuit du temps,
S'élance et monte couronnée
D'étoiles aux feux éclatants.

A l'heure où l'éclair de son aile
Sillonna le monde endormi,
Au fond de la voûte éternelle
Les sphères de flamme ont frémi.

Mêlant son hymne d'espérance
Aux concerts du ciel étonné,
La terre sur son axe immense
Comme une harpe a résonné.

Et, bercé d'un rêve impossible,
L'homme interpelle, à deux genoux,
Le Dieu dont le cœur impassible
Est infiniment tendre et doux.

D'où viens-tu donc, belle inconnue ?
Viens-tu de l'averne ou des cieux ?
Dois-je sourire à ta venue ?
Dois-je en pleurant baisser mes yeux ?

Les jours d'antan vont-ils renaître ?
Sur ton zodiaque vermeil,
O bel An, va-t-il apparaître
Le disque d'un nouveau soleil ?

Hélas ! dès l'instant où les cimes
Te chantent leur aubade en chœur,
Par-dessus tes ailes sublimes
On voit rire un spectre moqueur.

Quel est ce spectre, ce squelette,
Cette ombre, qui n'arrête pas ?
Sa gorge sifflante halète.
Fuyez, mortels ! C'est le Trépas.

Et toi, blonde aurore craintive,
Qui sors de l'orient flambant
Et viens, semant la nuit plaintive
De fleurs qui meurent en tombant,

Dis-nous si les tristes journées
Que nous réserve le destin,
Comme ces fleurs si tôt fanées,
Ne touchent pas à leur déclin ?

Que dis-je ? Tais-toi, sphinx morose !
Ah ! laisse-nous chanter encor
Les jours d'azur, les soirs de rose,
Et les matins d'opale et d'or.





Le dernier gite

Je te reviens, ô paroisse natale.
Patrie intime où mon cœur est resté :
Avant d'entrer dans la nuit glaciale,
Je viens frapper à ton seuil enchanté.

Pays d'amour, en vain j'ai fait la route
Pour saluer encore ton ciel bleu,
Mon œil se mouille et ma chair tremble toute,
Je viens te dire un éternel adieu.

Oh ! couchez-moi dans la tombe bénite,
Dans un recoin discret du vieil enclos.
Ici, je viens chercher mon dernier gîte,
Je viens ici chercher calme et repos.

O terre sainte ! ouvre-moi ton asile.
Près des miens, jusqu'au jour du grand réveil,
Je dormirai, comme en un lit tranquille.
Mon dernier rêve et mon dernier sommeil.



Le yacht

Le lac Saint-Pierre, calme et libre,
Etale au soleil son flot vert :
Le yacht, dont le clair sifflet vibre,
S'élance de son nid d'hiver.

Au gré de sa rapide hélice,
Sur la cristalline fraîcheur
Des eaux, il court, il vole, il glisse,
Preste comme un martin-pêcheur.

De loin, l'oiseau, dans l'air sonore,
Redit son bonjour matinal
Au petit steam multicolore
Qui passe au vol en plein chenal.

Tout l'été, qu'il vente, qu'il pleuve,
Par le nordet, par le sûroit,
L'alerte marcheur court le fleuve
Et file ferme et vite et droit.

Vienne une belle matinée,
Le lac miroite, irradiant
Comme une méditerranée
Où brasille un ciel d'Orient.

C'est alors qu'il fait bon sur l'onde.
Le yacht part. Vous embarquez-vous ?
Le temps est clair. En haut le monde !
Allons humer l'air frais et doux.

Le capitaine est un vrai type
De bohème et de bon garçon ;
Sur son bord, en fumant la pipe,
On rit, on cause sans façon.

Un fusil, une carabine,
Des cannes à pêche, un carnier,
Ornent l'élégante cabine
Du chasseur et du marinier.

On chante : la brise et la lame
Mêlent leur roulis régulier
Aux berceuses chansons de rame
Que scande le gai batelier.

On vire de bord à six lieues
Du village. Toujours nouveaux,
Les rivages verts, les eaux bleues
Déroulent leurs calmes tableaux.

Ici, c'est un vapeur à roue,
Au long balancier lourd et lent,
Qui traîne un voilier dont la proue
Creuse un large sillage blanc ;

Là, c'est un dragueur qui halète,
De houille et de vase tout noir ;
Plus loin, vole une goélette,
Blanche, svelte, charmante à voir.

Dans un souffle de brise, au large,
Tout un vol de bateaux descend :
Un brick, des chalands, une barge ;
Le yacht les salue en passant.

Un nuage, noir comme l'encre,
Monte en plein azur, c'est un grain !
Le yacht ne jettera point l'ancre,
Et son commodore est serein.

Déjà le vent souffle en tempête.
N'ayez pas frayeur, j'en réponds.
Au vent, aux flots, le yacht tient tête,
Solide et sûr comme un trois-ponts.

Eho ! la vague et la bourrasque
Redoublent de rage. En avant !
Le petit coq, crâne et fantasque,
Coupe la vague et fend le vent.

La houle tombe, l'air s'irise,
Le ciel brille, c'est le beau temps.
La nef reprend son vol et frise
L'écume des flots clapotants.

Du nord clair au sud bleu de perle,
Blanc de moutons éparpillés,
Le lac d'émeraude déferle
Et brise en jets ensoleillés.

"Stoppe!" C'est la dernière escale.
La brise fraîchit. Au lointain,
Tinte la note musicale
D'une cloche au timbre argentin.

C'est l'heure où le soleil se couche
Dans son large lit d'or vermeil :
Ce soir, l'alerte bateau-mouche
Se couche à l'heure du soleil.

Lente et belle, la lune émerge,
Brodant de lis d'argent et d'or
Les noirs méandres de la berge :
Le yacht au mouillage s'endort.



Nocturne

Ce n'est pas pour nous qu'elle a fait silence,
Ce n'est pas pour nous qu'elle est lourde et dense,
La calme nuit claire où tremble ta voix.

Il est transparent l'azur qui te voile.
O cher mort, parmi des clartés d'étoile
Ton sourire flotte et je te revois.

Oh ! non, ce n'est pas pour nous qu'elle est close,
La chapelle blanche où l'ami repose :
Ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour nous.

La porte d'ivoire est ouverte encore :
La voûte muette est toujours sonore ;
La Prière encore y veille à genoux.

L'Automne en sourdine au loin psalmodie.
La chapelle où va mon rêve irradie :
La lampe votive y brûle toujours.

D'où vient ce soupir de musique tendre ?
D'où viennent ces pas qui semblent descendre
Par quelque escalier léger de velours ?

Dans l'ombre, une main pieuse balance
L'encensoir d'argent, et, dans le silence,
J'entends une voix répondre à ma voix.

La chapelle d'or que l'hysope asperge.

S'emplit de clartés tremblantes de cierge.

Ton sourire flotte et je te revois.





Misère

Les gueux souffrent : l'argent est rare.
Le terme échoit, le pain est cher.
On manque de tout chez Lazare,
Et voici venir l'âpre hiver.
Déjà souffle la bise. Il gèle.
Il faut du bois, il faut du feu.
Lazare nous tend l'escarcelle :
Un sou, pour l'amour du bon Dieu.

Derrière les vitres cassées
De ces taudis au noir pignon,
Dans l'horreur des maisons glacées,
Se cachent des douleurs sans nom.
Par les fentes du toit qui croule,
Par les fissures du mur gris,
Montent, avec un bruit de houle,
Des pleurs, des râles et des cris.

Que n'ai-je la palette ardente
Des Velasquez et des Dürer ?
Que n'ai-je la plume de Dante ?
Misère, ô douloureux enfer !
Que dis-je ? nul ne pourrait peindre
La navrante réalité
Des gouffres où l'on entend geindre
Tes doux martyrs, ô Pauvreté.

Regardez : près d'un grand lit vide,
Immobiles, comme abêtis,
Les yeux hagards, le teint livide,
Se pressent encor les petits :
Du regard ils cherchent la mère ;
Mais la mère est sous le linceul ;
Aux pleurs des orphelins, le père
Vient de comprendre qu'il est seul.

Là, c'est une veuve qui peine
Seule pour nourrir cinq marmots.
O riches, donnez à main pleine,
Pour la mère et pour les petiots.
Donnez les miettes de vos tables,
Vous qui faites vos trois repas,
Aux pauvres femmes lamentables
Dont les enfants ne mangent pas.

A travers les foules bourrues
Cheminent les pauvres honteux.
Le vice guette au coin des rues
Les filles des nécessiteux :
Misère engendre crime et vice.
Que l'or pur de la Charité
Fonde et dote hôpital, hospice,
Crèches et monts-de-piété.

Les gueux souffrent : l'argent est rare,
Le terme échoit, le pain est cher.
On manque de tout chez Lazare,
Et voici venir l'âpre hiver.
Déjà souffle la bise. Il gèle.
Il faut du bois, il faut du feu.
Lazare nous tend l'escarcelle.
Riches ! pour l'amour du bon Dieu !



Perce-neige

Radieuses apothéoses
Du soleil d'or et du ciel bleu,
Fraîche gloire des printemps roses,
Pourquoi donc durez-vous si peu ?

Pourquoi donc êtes-vous si brèves,
Aubes de l'enfance ? Beaux jours,
Si pleins d'aromes et de sèves,
Pourquoi donc êtes-vous si courts ?

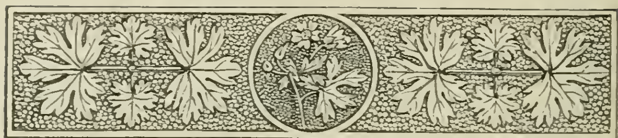
Jeunesse, où sont-elles allées
Les hirondelles de jadis ?
Où sont les ailes envolées
De tes merveilleux paradis ?

Et vous, poétiques chimères,
Que dore un rayon d'idéal,
Blondes idylles éphémères,
N'auriez-vous qu'un seul floréal ?

O fleurs, vous n'êtes pas finies !
Les plus tristes de nos saisons
Auront encor des harmonies
Et des regains de floraisons.

La mortelle saison du givre
N'a pas tué toutes nos fleurs :
Nous pourrons encore revivre
Le passé, dans des jours meilleurs.





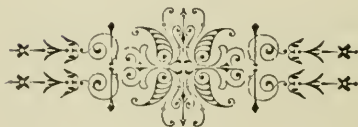
Cantique

Sous les voûtes votives,
Attentives,
S'élèvent à la fois,
Vers l'azur où sainte Anne
Si haut plane,
Mille pieuses voix.
La foule réunie
Communie
Avec les séraphins,
Dans l'âme fraternelle,
Immortelle,
Des vierges et des saints.

O grand jour triomphal !
Saluons la Patronne
Dont la gloire environne
L'autel national.

Que ta main nous les rende,
Toi si grande,
Les biens que nous perdons ;
Que ton cœur nous les donne,
Toi si bonne,
Les éternels pardons.
Sur toutes les blessures,
Les morsures,
Dont le mal nous meurtrit,
Verse à flot le cinname,
Le dictame
Qui calme et qui guérit.

La vie est la vallée
    Désolée,
L'exil au ciel d'airain,
Le désert de famine
    Où chemine
L'homme, ce pèlerin :
Guide la caravane,
    O sainte Anne,
Vers la cité de Dieu ;
Vers l'oasis de calme
    Où la palme
Fleurit dans l'éther bleu.





Liberté

Liberté ! liberté ! nos solides ancêtres,
Corps à corps, front à front, avec leurs âpres maîtres,
Au club, au parlement, au meeting, au forum,
Bien longtemps ont lutté pour ton blanc labarum.

Sans halte, obstinément, l'éloquence virile
Redoublait les assauts d'une lutte stérile :
La Chambre flagellait le pouvoir exécré,
Et toujours le pouvoir gouvernait à son gré.
Très beau, très fier, très grand, dominant la tempête
Qu'un despote haineux déchaîne sur sa tête,
Papineau, noble aïeul du tribun souverain,
Fait vibrer les éclats de son verbe d'airain.
Loyal au Roi, mais fier devant l'absolutisme,
Magnifique d'orgueil et de patriotisme,
Canadien que nul Anglais n'a fait plier,
Irréductible, franc et fort comme l'acier,
Il parle, et dans sa brève et robuste harangue
Eclate la vigueur d'une invincible langue.

Brillante élite, autour du jouteur sans égal,
Se groupent les soldats du droit national.
Aux rostres où la haine a déclamé sans honte,
Drapé dans sa fierté, grave, Taschereau monte.
Bédard se dresse. Il faut enchaîner ce vaillant
Qui crible de ses traits les Craig et les Ryland.
Mais la prison ne peut étouffer la parole :
C'est le flot qui bondit, c'est l'orage qui vole.
Nos rivages encore entendent retentir
La parole et les fers glorieux du martyr.

C'est en vain que le fouet sanglant de l'ironie
Accule au pied du mur l'hyène tyrannie,
Le monstre terrassé, bave aux dents, sang aux yeux,
Hurle encor sous les coups du fouet victorieux.

Des vieillards décrépits, malfaisants, sacrilèges,
Violent sans pudeur et lois et privilèges.
C'était un règne affreux qu'eût cinglé Juvénal :
Le ministre volait, et le juge vénal
Trafiquait du statut pour une vile somme ;
On graciait un riche, on pendait un pauvre homme ;
Partout la violence et l'illégalité,
L'arbitraire, l'astuce et la duplicité.

Au bon peuple qui peine et qui, très humble, prie,
On répond par l'insulte et par la moquerie,
Et l'on jette au panier, au mépris des vieux droits,
Les plis où les manants ont fait leurs grandes croix

Le bon peuple se tut. Mais un homme, un génie,
Se lève et, défiant l'injure et l'avanie,
Au milieu d'un profond silence solennel,
Fait ouïr les accents d'un nouvel O'Connell.
Ce n'est pas ce rhéteur élégant qui débute
Sur le ton musical que lui donne la flûte :
C'est un rude parleur, un franc logicien,
Qui dédaigne les vains apprêts de l'art ancien.
Sa parole n'est pas une lyre qui chante,
C'est un clairon qui jette à travers la tourmente
Les farouches accords du dernier rallîment.
Nul orateur n'est plus fort, ni plus véhément.
Il parle, et le pays à sa voix pathétique
Tressaille, et du lointain, par delà l'Atlantique,
Aux appels chaleureux du jeune Washington,
Répond, comme un écho, le cœur des Warburton.

Nos tyranneaux jaloux, sourds à toute éloquence,
Redoublent de fureur, de morgue, d'arrogance.
On vole ; on pille : on pousse à bout ces braves gens,
Ces paisibles et doux ruraux intransigeants :
Et l'on jette la fange et l'on crache l'insulte
A la race. à la langue. à la bannière, au culte.
On s'arroge les droits de la majorité,
Et les belligérants de la légalité
Protestent vainement. Pour appuyer le vote,
Il faut que le fusil du pauvre Patriote
Se mêle au grave et vaste orage des débats.

Le vieux mousquet français fit si bien, que là-bas
On l'entendit. Ce fut bref, mais hardi. La poudre,
Aux oreilles du maître, à l'égal de la foudre,
Retentit, et le maître en fut tout étonné.
Il comprit. Le rappel des tyrans fut signé.
Des parchemins scellés du grand sceau britannique
Annulèrent bientôt l'ukase tyrannique.
Albion révoqua le révoltant édit.
Voilà pourquoi le trône anglais n'est plus maudit.

Qu'ai-je dit? N'éveillons pas la haine endormie.
Nous jouissons en paix de notre autonomie :
Notre race n'est plus la race paria :
Le peuple est maître, c'est assez. Victoria,
Aux esprits assagis que son sceptre nivelle,
Impose le respect d'une charte nouvelle,
Et fait planer sur tous l'égale autorité
De sa très douce et très sereine majesté.

L'heure est à nous. L'érable, exubérant de sève,
Au terroir fortement enraciné, s'élève,
Déployant en plein ciel, entre deux océans,
L'éclatante vigueur de ses rameaux géants.
L'heure est à nous. Québec, la province féconde,
Voit déborder sur tous les points du nouveau monde,
Comme une mer, les flots calmes et triomphants
De ses laborieux et robustes enfants.
Le bon peuple respire, et sa poitrine vibre
Au souffle frais qui court dans l'air joyeux et libre :
Le sang monte plus calme au front du travailleur.
Dans le ciel éclairci brille un soleil meilleur.

Le grand combat est clos, la bataille est finie,
Et les lutteurs d'hier vivent en harmonie.
Honte à ceux dont les cris de rage osent encor
Troubler ce sympathique et généreux accord.

C'est la trêve. C'est l'ordre. Aux angles de la poutre
Nous avons accroché le mousquet. Et le coutre,
Au pas égal et lent des chevaux et des bœufs,
Sillonne en paix la friche et les guérets herbeux.
Et tandis que, là-bas, les moissonneurs superbes,
Dans leurs grands chars criant sous la charge des gerbes,
S'en vont, rieurs et beaux, par groupes rassemblés,
Serrer les blonds trésors des seigles et des blés ;
Dans nos ports, sur nos quais bordés de nos flottilles,
Le steamer de Glasgow, le voilier des Antilles,
Le lourd transatlantique et l'énorme trois-mâts
Déchargent les produits des plus lointains climats.

Une autre France règne aux rives de nos fleuves.
Dans tout ce beau pays de vertes terres neuves,
Où le fer et la flamme et la foudre ont passé,
Des lacs jusqu'aux confins du Labrador glacé,
Tout se transforme, tout grandit, tout évolue.
Divinité toujours bonne, je te salue.
Et vous, libérateurs des peuples prisonniers,
Frères de nos tribuns et de nos pionniers,
O prêtres dont le verbe éclaire et civilise,
Patriotes divins de la divine Eglise,
Vous par qui nous serons à tout jamais unis,
Soyez loués, soyez aimés, soyez bénis.

Et vous, Taché, Morin, Duvernay, Lafontaine,
Parent, Baldwin, Cartier, dont la pensée hautaine
Consolida la paix et scella l'union !
Sublimes artisans, qui fîtes nation
Le jeune petit peuple orgueilleux que nous sommes,
A jamais vénérés soyez-vous tous, grands hommes !
Votre légende est simple et vos titres sont brefs.
Vous fûtes, avant tout, des conducteurs, des chefs ;
Les bons, les dévoués, les lutteurs, les apôtres
Qui prodiguent leur âme et leur cœur pour les autres.
Que votre souvenir dure éternellement !
Pour les âges futurs, dressant un monument,
O généreux amis du Canada ! l'histoire
Vous groupe dans l'airain d'une commune gloire.

Vers la colline où dort ce grand peuple d'aïeux,
Dans l'amour et l'espoir sont tournés tous les yeux.
Largement déployé par la brise qui passe,
Là-haut, dans la lumière et dans l'immense espace,
Par ces illustres morts tour à tour défendu,
Ondule, ô Liberté, ton saint drapeau perdu.

Salut, immortels fils d'une immortelle époque !
Ancêtres, la jeunesse à plein cœur vous invoque !
Que nos chefs d'aujourd'hui marchent orientés
Par le rayonnement de vos blanches clartés !
Que nos historiens inscrivent dans nos fastes,
A côté des martyrs obscurs des jours néfastes,
En majuscules d'or, près des grands précurseurs,
Les noms, non moins brillants, de leurs fiers successeurs !

Salut, ô nobles temps anciens, cycle profond,
Inoubliables jours d'hier, âge fécond,
Vaste passé fertile et riche d'où découle
L'avenir qui déjà sous nos yeux se déroule :
Tel, gonflé de cent cours, ce fleuve au flot géant
Déroule son immense et tranquille océan.

Table

